

# Arthur Rimbaud

(une biographie)

un film de

Richard Dindo

© Richard Dindo

(projet déposé à la Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques - numéro d'enregistrement 32320)

## **Prologue:**

Tableau

*«Jadis, si je me souviens bien, ma vie était un festin où s'ouvraient tous les coeurs, où tous les vins coulaient. Un soir, j' ai assis la beauté sur mes genoux. Et je l' ai trouvée amère. Et je l' ai injuriée. J' ai appelé les fléaux, pour m' étouffer avec le sable, le sang. Le malheur a été mon dieu. Je me suis allongé dans la boue. Je me suis séché à l' air du crime. Et j' ai joué de bons tours à la folie. Et le printemps m' a apporté l' affreux rire de l' idiot.»*

Premier chapitre

## **"Les Déserts de l'Amour"**

**DELAHAYE : (nom)**

(debout, au bord de la Meuse, avec vue jusqu' au Moulin et à la maison des Rimbaud)

(On) «Un jour, avant huit heures juste, moment où s'ouvrait le collège, j'allais jusqu' à ce petit mur qui donne sur la Meuse. Mes regards s'abaissèrent vers le fleuve et là, je m'intéresse fort à voir une petite barque manoeuvrée par deux jeunes garçons de mon âge, qui allaient eux aussi entrer en classe.

(mouvement de caméra)

C'était Frédéric et Arthur Rimbaud. Fort intéressé par les allures de ces petits bons-hommes, je désirais les connaître mieux.

Je m'enhardis. C'est Arthur qui rompit la glace.

Je devins fier de causer avec lui.

Il avait 13 ans, moi 14. C'était l'année 1868. Plus tard, la Rue où habitait sa famille, là bas, derrière le moulin, était sur ma route, on pouvait bavarder quelques minutes sur de brûlantes questions.

Je me rappelle, un jour, ce petit rire qu'il eut quand je lui confiai : « Paul Labarrière - mon voisin de classe - désapprouve le 2 décembre... Qu'en penses-tu ? »

Rimbaud répondit brièvement: «Napoléon III mérite les galères...!»

Je fus effaré, enchanté... Comme la vie devenait intéressante ! »

**DELAHAYE:**

(sur la place Ducale)

«Des deux places de Charleville qui virent le plus souvent Rimbaud, voilà l'autre. C'est le centre de la ville, on pourrait même dire son coeur. Là est la mairie, là se tient le marché. Quand la famille Rimbaud allait aux provisions : d'abord venaient les deux fillettes Vitalie et Isabelle, se tenant par la main, en deuxième rang les deux garçons, se tenant également par la main. Madame Rimbaud fermait la marche à distance règlementaire... Aussi bien chez Arthur que chez Frédéric on observait un esprit d'indépendance, une obs

tination irréductible, et, chez la mère, de l'autoritarisme non moins déterminé. Le mot «têtu» est comme la clef d'un drame familial, qui dura autant que ces trois personnages...  
(Off) Par la suite, les confidences d'Arthur m'édifiaient sur le système de terrorisme qui régnait dans sa famille. Le père, capitaine dans l'armée française, avait quitté le foyer quand Arthur avait 7 ans. On ne l'a jamais revu. Toutes les charges de la famille incombaient à la mère.  
La curiosité impitoyable des «sociétés» de province, qui ne sauraient tolérer sans interrogations harassantes cette continuelle absence de l'époux, font que Madame Rimbaud ne voit personne à Charleville et se replie farouchement sur le soin de ses enfants, dont elle voudra avec une fermeté méticuleuse faire toute seule l'éducation sociale.»

**ISABELLE:** (sous-titrer / nom)

(dans l'appartement de Charleville, avec sa mère à ses côtés, qui reste muette d'abord, ou tout au plus se fait entendre par quelques exclamations presque silencieuses, elles sont en manteau, on voit qu'elles n'habitent plus ici)

«Toujours nous avons travaillé sans faiblesse, sans hésitation, sans nous permettre la moindre distraction, le plus petit relâchement. Nous n'avons goûté aucun des plaisirs dont ne se privent pas les jeunes gens. Aucune existence n'a été aussi austère que la nôtre. Et ce n'était ni par sauvagerie ni par avarice que nous menions ce genre de vie. C'était parce que nous étions absorbés par la vision du but saint et noble, et nous concentrons tous nos efforts vers ce but nous-mêmes.

Ah ! nous étions bien naïfs pour le siècle !  
A la maison on y lisait la Bible, peu d'autres ouvrages.

Aucun camarade n'y pénétrait. Cela était interdit. Les enfants jouaient entre eux, d'ailleurs sans jouets.»

## **LES ETRENNES DES ORPHELINS**

*(extraits, lus par voix off)*

*«La chambre est pleine d'ombre, on entend vaguement de deux enfants le triste et doux chuchotement. Leur front se penche, encore alourdi par le rêve, sous le long rideau blanc qui tremble et se soulève...*

*Au dehors les oiseaux se rapprochent frileux; leur aile s'engourdit sous le ton gris des cieux.*

*On voit traîner à terre, épars autour des lits, des vêtements de deuil.*

*On sent, dans tout cela, qu'il manque quelque chose...*

*Il n'est donc point de mère à ces petits enfants, de mère au frais sourire, aux regards triomphants ?*

*Votre coeur l'a compris: ces enfants sont sans mère. Plus de mère au logis ! et le père est bien loin !...»*

(vidéo: appart./fenêtre/rideau)

### **LA MERE:** (sous-titrer / nom)

«Mon père était un homme parfaitement honnête, bien connu par tous. J'ai perdu tôt ma mère, j'ai grandi avec mon père et mes deux frères, hélas! J'ai toujours travaillé durément. J'ai été économe. Je n'ai fait que mon devoir.

J'aurais pu être heureuse avec votre père, si je n'avais pas eu certains enfants qui m'ont tant fait souffrir.

Ma chère Vitalie, morte le 18 décembre 1875, était travailleuse, intelligente et sage, tous ceux qui l'ont connue l'ont estimée, admirée et aimée.

Mon pauvre Arthur qui ne m'a jamais rien demandé, et qui par son travail, son intelligence, sa bonne conduite, avait amassé une fortune en Afrique, - et amassé très honnêtement.»

**ISABELLE:**

(appart.)

«Tout petit, il écrivait déjà par plaisir. Il avait à peine dix ans qu'il nous intéressait durant de longues soirées en nous lisant ses voyages merveilleux dans des contrées inconnues et bizarres, au milieu des déserts et des océans, dans les montagnes et sur les fleuves.

Naturellement tout cela était jeux d'enfant. Aussitôt composés et lus, ces manuscrits étaient déchirés et perdus.

Ce qu'il a écrit plus tard, de 15 à 18 ans, c'était encore par plaisir, peut-être aussi par enthousiasme, par excès de générosité.»

### **LES POETES DE SEPT ANS**

(26 mai 1871, extraits)

*«Et la mère, fermant le livre du devoir, s'en allait satisfaite et très fière, sans voir, dans les yeux bleus et sous le front plein d'éminences, l'âme de son enfant livrée aux répugnances.*

*Et si, l'ayant surpris à des pitiés immondes, sa mère s'effrayait, les tendresses, profondes, de l'enfant se jetaient sur cet étonnement. C'était bon. Elle avait le bleu regard - qui ment ! A sept ans, il faisait des romans, sur la vie du grand désert, ou luit la liberté ravie, forêts, soleils, rives, savanes ! Il s'aidait de journaux illustrés ou, rouge, il regardait des Espagnoles rire et des Italiennes. Des rêves l'oppressaient chaque nuit dans l'alcôve. Il n'aimait pas Dieu, mais les hommes, qu'au soir fauve, noirs, en blouse, il voyait rentrer dans le faubourg.»*

(vidéo: appart./ mère assise salle de séjour)



**DELAHAYE:**

(en face de la maison des Rimbaud, quai de la Madeleine, derrière lui la Meuse, sur sa gauche, à quelques dizaines de mètres: le Moulin)

«On remarque là-bas, devant la façade du vieux moulin, une partie ombrée: c'était là, généralement, que se donnaient rendez-vous les deux «malheureux élèves»...

Il apportait toujours avec lui quelque livre, parfois un journal. Nous lisions alors «Les Confessions» de Rousseau - à qui Rimbaud ressemble tant !

De ce simple paysage, il n'est pas une partie où Rimbaud n'ait arrêté longtemps ses regards, où il n'ait marché, pensé, rêvé.

A l'horizon, des champs qu'il parcourut souvent, où parfois il récolta les douces fleurs de molène. Un jour il a dit, tristement, que le monde était plein de fleurs cet été...»

**SENSATION**

(mars 1870, lu par voix off)

*«Par les soirs d'été, j'irai dans les sentiers,  
picoté par les blés, fouler l'herbe menue:  
rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.  
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.  
Je ne parlerai pas, je ne penserai rien: mais  
l'amour infini me montera dans l'âme, et  
j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,  
par la nature, heureux comme avec une  
femme.»*

(vidéo: pelouse à côté moulin vis à vis maison)

**IZAMBARD** :(sous-titrer nom)

(dans la classe, devant les pupitres et chaises vides)

«Le Rimbaud que j'ai connu, que je vois encore dans ma classe, installé au premier plan, face à ma chaire, c'est le «petit poucet rêveur», menu et timide, l'élève de rhétorique un peu guindé, sage et douceâtre, aux ongles propres, aux cahiers sans tache, aux devoirs étonnamment corrects, aux notes de

classe idéalement scolaires, bref, un de ces petits monstres exemplaires et impeccables incarnant au superlatif le type de la bête à concours, de l'assis de collègue.

Le Rimbaud intime que j'ai connu parallèlement, que j'ai vite appris à connaître, c'est l'intellectuel vrai, tout vibrant de passion lyrique, et si ingénument fier de se révéler tel, si heureux de trouver enfin à qui parler de vers et de poètes !

La classe finie, il lui arrivait souvent de m'attendre à la sortie pour me reconduire jusqu'à ma porte. Nous avons ainsi de longues conversations qui ne roulaient guère que sur les poètes ou sur la poésie, lui ne s'intéressant qu'à cela. Parfois aussi, il me remettait des vers tout frais pondus que sur sa demande nous épluchions ensemble.

Nous nous étions arrêtés de marcher, il se tenait près de moi, muet, guettant mes premières impressions.»

## ROMAN

(29 septembre 1870, extraits)

*«Un beau soir, foin des bocks et de la limonade, des cafés tapageurs aux lustres éclatants ! On va sous les tilleuls verts de la promenade. Nuit de juin ! Dix-sept ans ! On se laisse griser. La sève est du champagne et vous monte à la tête... On divague; on se sent aux lèvres un baiser qui palpite là, comme une aux lèvres un baiser qui palpite là, comme une petite bête... Le cœur fou robinsonne à travers les romans, lorsque, dans la clarté d'un pâle réverbère, passe une demoiselle aux petits airs charmants, sous l'ombre du faux col effrayant de son père... Et comme elle vous trouve immensément naïf, tout en faisant trotter ses petites bottines, elle se tourne, alerte et d'un mouvement vif... sur vos lèvres alors meurent les cavatines... vous êtes amoureux. Vos sonnets la font rire. Tous vos amis s'en vont, vous êtes mauvais goût. Puis l'adorée, un soir, a daigné vous écrire !*

(vidéo: Place Ducale, soir)

*Ce soir-là... vous rentrez aux cafés éclatants,  
vous demandez des bocks ou de la limonade!  
On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans  
et qu'on a des tilleuls verts sur la prome-  
nade.»*

**IZAMBARD:**

(toujours en classe)

«Pendant les sept mois de la période scolaire, j'avais vu Mme Rimbaud une seule fois et je n'ai jamais reçu d'elle l'ombre d'une parole polie, d'un accueil obligeant ou d'un remerciement intégralement courtois. Un jour elle m'écrivit une lettre :

Je suis on ne peut plus reconnaissante de tout ce que vous faites pour Arthur, mais il est une chose que je ne saurais approuver, par exemple la lecture du livre comme celui que vous lui avez donné il y a quelques jours, «Les Misérables» de Victor Hugo...»

Elle avait rapporté le livre au principal pour qu'il me le rendît lui-même avec admonestation bien sentie, etc. Je suis allé la voir pour lui expliquer qu'elle s'était trompé de livre, qu'elle n'avait d'ailleurs pas lu, ce n'était pas "Les Misérables" mais "Notre Dame De Paris".

Dès ce jour mon affection pour Arthur s'accrut en raison de sa détresse morale ainsi révélée.

J' avais prêté à Rimbaud le «Gringoire» de Banville...

Un jour il écrivit une lettre au poète de l' école parnassienne..."»

### **LETTRE DE RIMBAUD A DE BANVILLE**

(24 mai 1870, extraits)

*«Cher Maître, nous sommes au mois d' amour.  
J' ai dix-sept ans. L' âge des espérances et des  
chimères, comme on dit - et voici que je me  
suis mis, enfant touché par le doigt de la  
muse, - pardon si c' est banal - à dire mes  
bonnes croyances, mes espérances, mes sen-  
sations, toutes ces choses des poètes - moi  
j' appelle cela du printemps. Dans deux ans,  
dans un an peut-être, je serai à Paris.  
Cher Maître, à moi : levez-moi un peu : je suis  
jeune, tendez-moi la main...»*

(Image: photo Rimbaud)

**IZAMBARD :**

(dans appartement )

«Le 16 juillet la guerre venait d'être déclarée à la Prusse. Début août je partais à Douai où je passerais mes vacances. Je gardais à Charleville dans une maison de bonne famille bourgeoise cette mansarde, dont j'étais locataire. J'en laissais la clef à Rimbaud : c'était, bien entendu, pour lui permettre de s'enfermer avec mes livres - chaque fois que le coeur lui en dirait.

Monsieur Izambard parti, disait-il, que vais-je devenir ? C'est sûr, je me sauverai un de ces jours: je ne supporterai pas cette existence une année de plus ! Je puis gagner ma vie, je sais écrire, j'irai, pour commencer, faire du journalisme à Paris. Je tomberai sur la route, je mourrai de faim sur un tas de pavés, mais je m'en irai. Cela je vous le défends, lui criais-je. Patientez une année de plus, ne heurtez pas de front votre mère. Et lui: vous ne la connaissez pas !

Je vous dis qu'il faut rester, finir vos études, passer votre bachot !

Je partais le 6 août, le 25 je reçois sa lettre.»

### **LETTRE DE RIMBAUD A IZAMBARD**

(25 août 1870, extraits)

*«Vous êtes heureux, vous, de ne plus habiter Charleville! Ma ville natale est supérieurement idiote entre les petites villes de province. Sur cela, voyez-vous, je n'ai plus d'illusions.*

*Je suis dépaysé, malade, furieux, bête, renversé; j'espérais des bains de soleil, des promenades infinies, du repos, des voyages, des aventures, des bohémienneries enfin; j'espérais surtout des journaux, des livres... Rien ! Rien ! Le courrier n'envoie plus rien aux libraires... Paris se moque de nous joliment: pas un seul livre nouveau ! C'est la mort ! On est exilé dans sa patrie !*

*(Heureusement j'ai votre chambre. J'ai emporté la moitié de vos livres.)*

*Je vous envoie des vers; lisez cela un matin au soleil, comme je les ai faits: vous n'êtes plus professeur, maintenant, j'espère».*

(Image: photos Charleville Place Ducale / Moulin)

## ISABELLE :

(au bord de la Meuse, à la "prairie", avec ombrelle)

«Le lundi 29 août 1870, par un temps superbe, la famille était en promenade ici à la «prairie». Il faisait très chaud. Le ciel s'envahissait de nuages. On était, de surcroît, assez angoissés par les mauvaises nouvelles des opérations militaires. Arthur en particulier, par des rougeurs et des pâleurs alternées, marquait sur son visage de l'inquiétude et de l'agitation tout-à-coup, il déclara vouloir retourner à la maison pour y prendre un livre. Il ne revint pas. C'est en vain que ma mère, dont le souci se lassait d'attendre, retourna quai de la Madeleine pour l'y retrouver. Il ne revint pas. C'est en vain que ma mère, dont le souci se lassait d'attendre, retourna quai de la Madeleine pour l'y retrouver. En vain qu'elle courut ensuite aux endroits qu'il avouait fréquenter. Personne ne put la renseigner. La nuit venue, Arthur n'était pas encore rentré. L'anxiété de ma mère devint de l'affolement. Entraînant ses fillettes avec elle, elle passa une grande partie de la nuit à parcourir les rues de Charleville dans un indescriptible état d'angoisse, interrogeant les cabarets, questionnant les groupes de jeunes qui allaient avec enthousiasme s'enrôler comme volontaires; scrutant les salles de la gare et les bords de la Meuse. Quand la mère si énergique rentra chez elle avec ses petites filles tremblantes d'effroi, le fils n'était toujours pas à la maison.»

## **LETTRE DE RIMBAUD A IZAMBARD**

(5 septembre 1870, extraits)

*«Monsieur Izambard, ce que vous me conseilliez de ne pas faire, je l'ai fait: je suis allé à Paris, quittant la maison maternelle ! Arrêté en descendant de wagon pour n'avoir pas un sou et devoir treize francs de chemin de fer, je fus conduit à la préfecture, et aujourd'hui j'attends mon jugement à Mazas!*

(Image: deuxième photo Rimbaud)

*Oh ! - j'espère en vous comme en ma mère, vous m'avez toujours été comme un frère: je vous demande instamment cette aide que vous m'offrîtes. Faites tout ce que vous pourrez, et, quand vous recevrez cette lettre, écrivez, vous aussi, je vous l'ordonne, oui, écrivez à ma pauvre mère pour la consoler. Écrivez-moi aussi, faites tout ! Je vous aime comme un frère, je vous aimerai comme un père...»*

**IZAMBARD:**

(appart.)

«Le directeur de la prison de Mazas m'écrit, je renvoie le prix de la place impayée par Arthur, et enfin, las de nourrir un obscur pensionnaire, on le met, un jour, non dans la rue, mais en chemin de fer... Seulement, comme les communications avec sa ville natale étaient alors interceptées, c'est à moi qu'on l'expédie, me laissant l'ingrate mission de lui faire réintégrer le giron maternel. Quelques jours après, il nous arrivait, penaud, défait, heureux tout de même d'en être quitte.

Puis on causa. Bref, vous avez vu Paris, lui dis-je ?

Mal ! A travers le grillage du panier à salade. Et vous avez eu l'heur d'assister sur place à une révolution ?

Ouais ! Entre les quatre murs de ma cellule...

Et vous avez acclamé la République ?

Oh ! je n'étais pas très en train, avoua-t-il modestement.

Mais le plus urgent était d'écrire à sa mère. Une réponse arriva, elle était si violente, si comminatoire, si brutale pour lui, pour moi. Rimbaud perdant son calme fait les grands bras, sacre, jure, proteste qu'il ne retournera là-bas à aucun prix. Je me fâche, nous nous fâchons.

Rimbaud grinçait à mes sermones et murmurait, l'air mauvais, que j'étais comme les autres... une énorme injure dans sa bouche.

Ce fut après une sermonade plus forte, et toujours au sujet de sa mère, qu'il cessa de m'écrire.»

**LA MERE :**

(assise dans appart.)

Je craignais que ce petit drôle ne se fasse arrêter une seconde fois, mais alors il n'aurait plus besoin de revenir, car je le jure bien que de ma vie je ne l'aurais plus reçu. Etait-il possible de comprendre la sottise de cet enfant, lui si sage et si tranquille ordinairement ? Comment une telle folie a-t-elle pu venir à son esprit ? Quelqu'un l'y aurait-il soufflée ? J'ai donc demandé au professeur Izambard de lui avancer dix francs, à ce malheureux, et de le chasser de chez lui pour qu'il revienne vite et que Dieu ne punisse pas la folie de ce malheureux enfant, comme il le mérite.»

**IZAMBARD:**

(appart.)

On rentre ensemble en train à Charleville. Rimbaud s'est isolé dans un coin du wagon, ne desserre pas les dents, l'esprit ailleurs. Fait-il encore des vers ou songe-t-il à l'accueil qui l'attend ?

Je lui parle avec mon coeur, mon souci de son avenir, de sa gloire, de sa dignité aussi. J'ai l'impression qu'il me comprend, qu'il est ému en dedans, qu'il a le coeur serré. Je me trompe peut-être. Il est si impénétrable.

A l'arrivée on se serre les mains avec force et adieu, va !

C'est la dernière fois que je l'ai vu. Mais une lettre de lui ne tarde pas à arriver.»

### **LETTRE DE RIMBAUD A IZAMBARD**

(2 novembre 1870, extraits)

*«Je suis rentré à Charleville un jour après vous avoir quitté. Ma mère m'a reçu, et je suis là... Tout-à-fait oisif.*

*Eh bien ! j'ai tenu ma promesse. Je meurs, jeme décompose dans la platitude, dans la mauvaiseté, dans la grisaille. Que voulez-vous, je m'entête affreusement à adorer la*

(Image: ext. maison)

*liberté libre. Je devais repartir aujourd' hui même, je le pouvais: j' étais vêtu de neuf, j' aurais vendu ma montre, et vive la liberté !Donc je suis resté ! Je suis resté ! et je voudrais repartir encore bien des fois...»*

#### **DELAHAYE :**

(toujours en face de la maison)

Il y avait en lui deux dispositions contraires, une à l'enthousiasme et aux indignations, une autre à la gaieté.

Il faut ajouter l'indépendance excessive de son caractère. Il a eu toute sa vie l'horreur de n'importe quelle règle et d'uniforme.

Se rappelait-il que son père était officier ? Il parlait de son père avec une gaieté mêlée d'indifférence. Il le connaissait à peine, son dernier souvenir datant de sa sixième ou septième année. «

«Je songeais à mon père parfois: le soir, le jeu de cartes, les mots plus grivois. Car un père est troublant...»

#### **MEMOIRE**

(extraits)

*«Madame se tient trop debout dans la prairie prochaine où neigent les fils du travail; l'ombrelle aux doigts; des enfants lisant dans la verdure fleurie leur livre de maroquin rouge! Hélas, lui, comme mille anges blancs qui se séparent sur la route, s'éloigne par delà la montagne ! Elle, toute froide, et noire, court! Après le départ de l'homme ! Qu' elle pleure à présent sous les remparts !»*

(Vidéo: prairie à coté usine)



**DELAHAYE :**

(Off sur images prairie)

«Rimbaud ne cherche guère à inventer. Il avait toujours sur lui un album de poche qui lui servait pour griffonner ; quand venait l'inspiration, de poétiques ébauches, il en détachait une feuille.

Une fois on marchait, on allait jusqu'à la fin du parc. Nous restions alors à contempler le soleil qui se couchait dans des nuages d'or et de pourpre, là-bas au bout de la prairie voisine.

«Je n'en suis encore qu'à entrevoir le but et les moyens. Des sensations nouvelles, des sentiments plus forts à communiquer par le verbe»... me disait-il.»

**MA BOHEME :**

*«Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées; mon paletot aussi devenait idéal; j'allais sous le ciel, muse ! Et j'étais ton féal; oh ! là ! là ! que d'amours splendides j'ai rêvées ! Mon unique culotte avait un large trou. - Petit poucet rêveur, j'égrenais dans ma course des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse. Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou. Et je les écoutais, assis au bord des routes. Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes de rosée à mon front, comme un vin de vigueur; où, rimant au milieu des ombres fantastiques, comme des lyres, je tirais les élastiques de mes souliers blessés, un pied près de mon cœur!»*

(Vidéo: en face de la prairie sur chemin)

**DELAHAYE :**

(devant école Place de l'agriculture)

«Au commencement de février 1871, nouvelle tentative sur Paris. Sa montre d'argent vendue sert à payer le voyage. Epuisé, l'aventurier tenace erre dans les rues de Paris plusieurs jours, couche dans les bateaux à charbon, se nourrit des débris de nourriture, enfin revient pédestrement à Charleville.

Madame Rimbaud se montre absolument résolue à mettre l'insubordonné en pension. Il a nettement formulé sa volonté contraire. Madame Rimbaud n'a jamais dû revenir de son illusion: être un élève docile et travailleur pour elle, c'était acquérir ce qu'il faut pour devenir «un gros monsieur», elle ne voyait pas plus loin.»

**(Document : A Paris, la Commune est déclarée, c'est le 18 mars 1871)**

**DELAHAYE:**

(Off sur documents)

(Off) «Le 20 mars 1871, Rimbaud parut avec des yeux étonnamment gais: ça y est, dit-il ! Ca y était bien, en effet, la révolution triomphante, les troupes régulières sorties de la capitale, tous les ministères abandonnés, le Comité central installé à l'Hôtel de Ville. Et l'on commentait ardemment la révolution parisienne, ses conséquences, les perspectives qu'elle ne manquerait pas d'ouvrir. Pour lui c'était désormais la marche en avant de l'esprit humain sans entraves, sans limite à ses ambitions.»

### **LETTRE DE RIMBAUD A IZAMBARD**

*(13 mai 1871, extraits)*

*«Je serai un travailleur: c'est l'idée qui me retient, quand les colères folles me poussent vers la bataille de Paris, où tant de travailleurs meurent pourtant encore tandis que je vous écris ! Travailler maintenant ? Jamais, jamais, je suis en grève ! Maintenant, je m'encrapule le plus possible. Pourquoi ? Je veux être poète, et je travaille à me rendre voyant: vous ne comprendrez pas du tout, et je ne saurais presque vous expliquer. Il s'agit d'arriver à l'inconnu par le dérèglement de tous les sens. Les souffrances sont énormes, mais il faut être fort, être poète, et je me suis reconnu poète. C'est faux de dire: je pense. On devrait dire: on me pense. Je est un autre...»*

(Image: extérieur avec son ombre par terre)

**DELAHAYE :**  
(devant maison)

«Rimbaud est-il venu à Paris pendant la Commune ? Je le crois. Le récit qu'il m'a fait est absolument vraisemblable, parce que dépourvu de toute vanterie - qui était si facile!

Il est donc parti à Paris. Il est enrôlé dans les francs-tireurs de la révolution, mais on ne l'arme pas, on ne l'habille pas. On l'envoie manger et coucher à la caserne Babylone - où logeait un ramassis de déserteurs et traînards de l'armée régulière.

Si Rimbaud avait voulu faire son Tartarin, il est évident qu'il aurait présenté son histoire de tout autre manière.»

### **L'“ORGIE PARISIENNE OU PARIS SE REPEUPLE**

(mai 1871, extraits)

«O lâches, la voilà ! Dégorgez dans les gares! Le soleil essuya de ses poumons ardents les boulevards qu'un soir comblèrent les barbares.

Voilà la cité sainte, assise à l'occident. ~~Allez!~~  
~~On prévient les reflux d'incendie,~~ voilà les quais, voilà les boulevards, voilà les maisons sur l'azur léger qui s'irradie et qu'un soir la rougeur des bombes étoila.

Quand tes pieds ont dansé si fort dans les colères, Paris ! Quand tu reçus tant de coups de couteau, quand tu gis, retenant dans tes prunelles claires un peu de la bonté du fauve renouveau, ô cité douloureuse, ô cité quasi morte. L'orage te sacra suprême poésie; l'immense remuement des forces te secourt; ton oeuvre bout, la mort gronde, cité choisie! Le poète prendra le sanglot des infâmes, la haine des forçats, la clameur des maudits; et ses rayons d'amour flagelleront les femmes. Ses strophes bondiront: voilà ! voilà ! Bandits !»

(Image: vidéo int. appt.)

**DELAHAYE :**  
(devant maison)

«Ses 17 ans viennent d'assister à l'agonie de la Commune. Son âme est pleine du spectacle tumultueusement tragique de cette insurrection ouvrière. Son esprit bouillonne dans un rêve de fraternité universelle, son coeur se fond de sympathie pour le peuple. En mai 1871 encore, il croit effectivement de pouvoir changer la vie grâce à la révolution de la Commune. Mais ses espérances s'écroulent avec le massacre qui lui succède. Ecoeuré, il doit renoncer à sa recherche du salut collectif pour se consacrer à celle de son salut personnel.»

**LES DESERTS DE L'AMOUR**  
(extraits)

*«Ces écritures-ci sont d'un jeune, tout jeune homme, dont la vie s'est développée n'importe où, sans mère, sans pays, insoucieux de tout ce qu'on connaît, fuyant toute force morale. N'ayant pas aimé de femmes - quoique plein de sang ! - il eut son âme et son coeur, toute sa force, élevés en des erreurs étranges et tristes.*

*Cette fois, c'est la femme que j'ai vue dans la ville, et à qui j'ai parlé et qui me parle. J'étais dans une chambre sans lumière. On vint me dire qu'elle était chez moi: et je la vis dans mon lit, toute à moi, sans lumière ! Je fus très ému, et beaucoup parce que c'était la maison de famille: aussi une détresse me prit ! J'étais en haillons, moi, et elle, mondaine, qui se donnait; il lui fallait s'en aller ! Une détresse sans nom, je la pris, et la laissais tomber hors du lit, presque nue, et dans ma faiblesse indicible, je tombais sur elle et me traînais avec elle parmi les tapis sans lumière.*

*Alors la femme disparut. Je versais plus de larmes que Dieu n'en a pu jamais demander. Je sortis dans la ville sans fin. O fatigue ! Noyé dans la nuit sourde et dans la fuite du bonheur. C'était comme une nuit d'hiver, avec une neige pour étouffer le monde décidément.»*

(Vidéo: int. appt.)

**DELAHAYE :**

(devant porte maison, vue rue Moulin)

- (Off) «J'en ai assez de cette ville ! gémit un matin Rimbaud, il faut absolument que je puisse aller à Paris, mais cette fois pour de bon, mais cette fois pour y vivre. Qui m'accueillera ? Quel écrivain, quel poète ? Notre ami Bretagne lui dit avoir rencontré le poète Paul Verlaine. Si je lui envoyais de mes vers ? Faites-le tout de suite. C'est Bretagne qui parle.
- (On) Rimbaud y joignit une longue lettre en écriture serrée, où il disait son idéal, ses rages, ses enthousiasmes, son ennui, tout ce qu'il était, puis il soumettait ses vers au jugement de Verlaine, lui demandait avis et conseils. Il n'y avait plus qu'à attendre. Et vint enfin la réponse, telle que l'avait prévue Bretagne, c'est-à-dire charmante et fraternelle.
- «Venez, chère grande âme, venez, on vous attend... !»
- La veille de son départ, dans l'après-midi, Rimbaud voulut faire une dernière promenade aux environs de Charleville. ~~C'était en septembre 1871~~, la lumière était glorieuse et douce, l'air léger d'une tiédeur charmante. Voici, dit-il, ce que j'ai fait pour leur présenter en arrivant. Et il me lut le «Bateau ivre»».

## **LE BATEAU IVRE**

(extraits)

*«Comme je descendais des fleuves impassibles, je ne me sentis plus guidé par les hauteurs. Et dès lors, je me suis baigné dans le poème de la mer.*

*J'aurais voulu montrer aux enfants ces dorades du flot bleu, ces poissons d'or, ces poissons chantants. Des écumes de fleurs ont bercé mes dérades et d'ineffables vents m'ont ailé par instant. J'ai vu des archipels sidéreaux ! Et des îles dont les cieux délirants sont ouverts au vogueur: est-ce en ces nuits sans*

(Vidéo travelling sur la Meuse)

*fond que tu dors et t'exiles, million d'oiseaux  
d'or, ô future vigueur ? Mais, vrai, j'ai trop  
pleuré ! Les aubes sont navrantes. Toute lune  
est atroce et tout soleil amer : l'âcre amour  
m'a gonflé de torpeurs enivrantes. O que ma  
quille éclate ! O que j'aie à la mer... ! »*

FIN DU PREMIER CHAPITRE

Deuxième chapitre

## "Une Saison en Enfer"



**VERLAINE** :(sous-titrer nom)

(dans l'entrée de l'appartement de ses anciens beaux-parents, en manteau et écharpe, debout, en s'appuyant sur une canne, puis dans la salle de séjour)

«J'avais 27 ans, j'étais marié depuis à peu près un an. Je demeurais ici chez mes beaux-parents, 14, Rue Nicolet sous la Butte, lorsqu'à la fin de l'été 1871, je reçus la lettre d'un adolescent de Charleville signée «Arthur Rimbaud» et renfermant plusieurs poèmes de lui, qui me frappèrent par, comment dirais-je, sinon bourgeoisement parlant, par leur extrême originalité ? Les vers étaient d'une beauté effrayante, vraiment.

Il m'avait confié: «J'ai le projet de faire un grand poème, et je ne peux travailler à Charleville. Je suis empêché de venir à Paris, étant sans ressources. Ma mère est veuve et extrêmement dévote. Elle ne me donne que dix centimes tous les dimanches pour payer ma chaise à l'église...»

Je me conférai alors avec quelques amis et, d'accord avec ma belle-famille, il fut convenu, pour mon malheur plus tard, que le jeune prodige descendrait ici, Rue Nicolet, pour commencer, et nous le fîmes venir. Je lui envoie en même temps un mandat pour les frais de voyage.

Le jour de son arrivée, Charles Cros et moi, nous étions si pressés de le recevoir en gare de Strasbourg... ou du Nord, que nous le manquâmes et que ce ne fut qu'après que nous le trouvâmes, causant tranquillement avec ma belle-mère et ma femme ici dans le salon de la maison de mon beau-père.

Je m'étais, je ne sais pourquoi, figuré le poète tout autre. C'était, pour le moment, une vraie tête d'enfant, dodue et fraîche sur un grand corps osseux et comme maladroit d'adolescent qui grandissait encore.

On dîna. Notre hôte fit honneur surtout à la soupe et pendant le repas resta plutôt taciturne, ne répondant que peu à mon ami Cros qui lui demanda comment telle idée lui était venue, pourquoi il avait employé plutôt ce



mot que tel autre, lui demandant en quelque sorte compte de la genèse de ses poèmes. L'autre, que je n'ai jamais connu beau causeur, ni même très communicatif en général, ne répondait guère que par monosyllabes plutôt ennuyés.»

**DELAHAYE :**

(Off : photos Paris)

«Verlaine sortait avec Arthur et le promenait à travers Paris à longueur de journée, le présentant à ses amis, qui étaient les poètes de la Commune. Rimbaud partage leur haine de la réaction bourgeoise, partage leur colère, leurs désirs impuissants de vengeance. Pour lui, la défaite de la Commune, c'est la fin de la société, la fin du monde.

Son esprit affiné, développé, mûri si étonnamment, fait de sa conversation un plaisir indispensable à Verlaine qui reprend son ancienne vie de cafés.

Indignation de l'épouse qui se met à détester violemment Rimbaud.

Verlaine, désormais, n'est plus sur terre. Il refuse de penser qu'il a une femme, un enfant, un foyer.»

**VERLAINE :**

(appart., devant miroir)

«Il ne s'agissait en principe, non pas même d'une affection, d'une sympathie quelconque entre deux natures si différentes, mais bien d'une admiration, d'un étonnement extrême en face de ce gamin de seize ans qui avait dès lors écrit des choses «au-dessus de la littérature» comme dira plus tard si excellemment Fénéon. Une très forte amitié s'était formée entre nous deux durant les trois semaines environ qu'avait duré le passage chez moi de l'intéressant pèlerin.

De ses vers passés, il m'en causa peu. Il les dédaignait et me parlait de ce qu'il voulait faire dans l'avenir, ce qu'il me disait fut

prophétique.

De sa théorie du «voyant» il a souvent parlé aussi. Il prétendait en outre avoir trouvé quelque chose comme la clef de l'amour... Ma femme conçut tout de suite une jalousie absolument injuste, alors ! dans le sens vilainement désobligeant qu'elle l'entendait...

(Off sur photo)

A propos de la question d'ailleurs subsidiaire de savoir si Rimbaud était beau ou laid: il avait un visage parfaitement ovale d'ange en exil, une forte bouche rouge au pli amer et des jambes sans rivales, car quel marcheur c'était, quel marcheur !

N'est-ce pas bien l'enfant sublime. Un Casanova gosse et le dédain tout viril, cette littérale beauté du diable.»

**DELAHAYE :**

(Off sur Verlaine)

«Verlaine fut ébranlé et fasciné par Rimbaud. Il admirait surtout en lui le mépris pour toute tradition artistique.

Quant à Rimbaud, il était sans doute déçu de voir le poète des «Fêtes galantes» vivre en petit-bourgeois chez ses beaux-parents, de travailler dans un cabinet d'assurances et de rentrer tous les soirs sagement dans sa belle-famille pour le dîner de sept heures...»

**VERLAINE :**

(appart., devant miroir)

«A cette période de mon existence si contradictoire, apparemment au moins, j'étais d'une nuance révolutionnaire des plus foncées. J'étais plus républicain qu'à présent. Je sortais d'être un peu communal, et j'avais le verbe passablement haut.

Pour moi la Commune c'était une insurrection juste, après tout, en principe...

J'avais présenté à Rimbaud mes amis, tous plus ou moins anciens communards et rêvant de revanche et de vengeance, mais c'était lui le plus fou, le plus violent.»

**VERS NOUVEAUX ET CHANSONS**  
(extraits)

*«Industriels, princes, sénats, périssez ! Puissance, justice, histoire, à bas ! Ca nous est dû. Le sang, le sang ! La flamme d'or ! Toute la guerre, à la vengeance, à la terreur, mon esprit ! Tournons dans la morsure: ah ! passez, républiques de ce monde ! Des empereurs, des régiments, des colons, des peuples, assez ! Europe, Asie, Amérique, disparaissent. Notre marche vengeresse a tout occupé, cités et campagnes ! Nous serons écrasés ! Les volcans sauteront ! Et l'océan frappé ... Oh ! mes amis ! - mon coeur, c'est sûr, ils sont des frères: noirs inconnus, si nous allions ! Allons ! Allons !»*

(Image: vidéo Paris)

**DELAHAYE :**

(Off sur travelling Hôtel des Etrangers)

«Au mois de novembre 1871, j'eus l'occasion d'aller à Paris. Je ne savais où trouver Rimbaud, mais je me rappelais l'adresse de Verlaine. Je me présentais là. Verlaine me reçoit très amicalement: si vous voulez, nous irons ensemble. Je crois savoir où le trouver aujourd'hui, me dit-il. L'omnibus nous transporte, au boulevard Saint-Michel. Là se trouve un hôtel qui portait - porte encore aujourd'hui sur son balcon cette inscription: Hôtel des Etrangers.

Rimbaud dormait sur une banquette. Il se réveilla à notre arrivée, se frotta les yeux en faisant la grimace. Il nous dit qu'il avait pris du haschisch.

Et alors ? demanda Verlaine.

Alors, rien du tout... des lunes blanches, des lunes noires, qui se poursuivaient... Nous sortîmes tous deux: il était assez somnolent, se ranima cependant, pour me montrer des éraflures encore fraîches aux angles des mai-

(Delahaye au Panthéon, sépia, mais continue de parler en off)

sons qui avaient subi les fusillades de la Commune, et avec un sourire amusé: des balles, des balles...

Nous fîmes une assez longue promenade sur le boulevard St. Michel et autour du Panthéon. Il me montra encore des déchirures qui blanchissaient les colonnes. Partout on voyait ces traces laissées par les griffes de la mitraille.

Je lui demandais: pouvait-on prévoir une insurrection nouvelle ? Restait-il des Communards ?

Oui, peu... Il en connaissait, des enragés, qui tiraient des coups de fusils jusqu'à ce qu'ils fussent morts... Il serait avec eux... Son idéal aurait cet aboutissement, il n'en voyait pas d'autre.

Paris, ville-lumière, Paris, tête et coeur de la France, blague immonde ! me disait-il. Paris, selon lui, était un lieu où l'on venait pour gagner de l'argent. Quelques idéalistes s'y donnaient encore, par une vieille coutume, rendez-vous, mais quelle erreur, puisque là aussi venaient, par millions, les vanités les plus bêtes, les cupidités les plus cyniques, les appétits les plus brutaux, les pensées les plus grossières de toute la nation. Nulle part les âmes n'étaient plus lourdes, plus sourdes, plus aveugles, en somme, l'endroit le moins intellectuel du monde...

Je l'écoutais, stupéfait.

Une sorte de nuit semblait s'être abattue sur les enthousiasmes du révolutionnaire. C'était en réalité dans son cerveau qu'une révolution se faisait peu à peu, irrésistible et angoissante parce qu'imprévue, parce qu'il n'en discernait pas encore la formule qui devait éclater plus tard dans les affres d'«Une Saison en Enfer»...

Il se replie, douloureux, sur lui-même. Revient à Charleville où il passera l'hiver et le printemps.»

**BANNIERES DE MAI  
COMEDIE DE LA SOIF  
CHANSON DE LA PLUS HAUTE TOUR  
L'ETERNITE**

*(mai/juin 1872, extraits)*

*«Oisive jeunesse à tout asservie, par délicatesse j'ai perdu ma vie. Ah ! que le temps viennois où les cœurs s'éprennent.*

*Elle est retrouvée. Quoi ? - l'éternité. C'est la mer allée avec le soleil.*

*Peut-être un soir m'attend où je boirai tranquille en quelque vieille ville, et je mourrai plus content : puisque je suis patient ! Si mon mal se résigne, si j'ai jamais quelque or, choisirai-je le nord ou le pays des vignes ? Ah ! songer est indigne puisque c'est pure perte ! Et si je redeviens le voyageur ancien, jamais l'auberge verte ne peut bien m'être ouverte.»*

(Image: 35 coul. Travelling sur Meuse devant moulin)

**DELAHAYE :**

(cour maison)(il entre dans maison et cour)

(Off) «La réputation de Rimbaud était devenue mauvaise en les milieux d'artistes et de gens de lettres à Paris.

Rimbaud méprise trop le côté artiste des poètes pour se cantonner dans un esthétisme de salon. Il entend au contraire «changer la vie».

Sa haine croissante pour l'éloquence, l'«esprit», et ce qu'il appelait «l'artisticaille-rie» le rendit bientôt insupportable.

(On) Il me disait, de retour de Paris, en cet été de 1872: c'est embêtant. J'ai maintenant une sale réputation à Paris. Je me suis amusé - c'était bête - à me faire passer pour un ignoble cochon. On m'a pris au mot.

J'ai été témoin plusieurs fois, à Charleville même, de cet étalage de cynisme.

C'était surtout quand il voulait déguster des snobs importuns.

On le voit de plus en plus se promener à travers les rues de Charleville dans une tenue systématiquement négligée, la pipe à la bouche, les cheveux longs et en désordre et il échange des lettres avec Verlaine.»

## **LETTRE DE RIMBAUD A VERLAINE**

*(Charleville, avril 1872)*

*«Le travail est plus loin de moi que mon ongle  
l'est de mon oeil. Merde pour moi ! Merde  
pour moi ! Merde pour moi ! Merde pour  
moi ! Merde pour moi ! Merde pour moi !  
Merde pour moi ! Quand vous me verrez  
manger positivement de la merde, alors  
seulement vous ne trouverez plus que je coûte  
cher à nourrir !...»*

(Image: vidéo: escalier / cour / porte)

### **VERLAINE :**

(appart., devant fenêtre)

«Non, Rimbaud ne fut pas un «bohème». Il n'en eut ni les moeurs débraillées ni la paresse, ni aucun des défauts qu'on attribue généralement à cette caste bien vague, toutefois, et peu déterminée jusqu'à nos jours. Ce fut un poète très jeune et très ardent, qui commença à peine de sortir de l'enfance. Rimbaud, le plus simple en parole... en même temps que le plus compliqué généralement des êtres humains qu'il m'ait été donné de rencontrer au cours de ma bizarre existence. C'est Fantin-Latour qui fit d'une douzaine d'entre nous en 1872, sous le titre de «Coin de table», de magnifiques portraits, son meilleur tableau peut-être.

(Off)

Je suis assis là, à côté de Rimbaud: une sorte de douceur luisait et souriait dans ces cruels yeux bleu clair et sur cette forte bouche rouge au pli amer: mysticisme et sensualité, et quels! Il prévoyait d'étonnantes révolutions de l'amour. Il voulait voir la vérité, l'heure du désir et des satisfactions essentielles. «J'étais sûre de ne jamais entrer dans son monde.»

## **LETTRE DE RIMBAUD A DELAHAYE**

*(juin 1872, extraits)*

*« Cher ami.  
Maintenant c'est la nuit que je travaille, de  
minuit à cinq heures du matin. Le mois passé,  
ma chambre, rue Monsieur-le-Prince, don-  
nait sur un jardin du lycée Saint-Louis..*

(Image: 35mm coul. cour Hôtel)

*l y avait des arbres énormes sous ma fenêtre étroite. A trois heures du matin, la bougie pâlit: tous les oiseaux crient à la fois dans les arbres: c'est fini. Plus de travail. Il me fallait regarder les arbres, le ciel, saisi par cette heure indicible, première du matin. A cinq heures, je descendais à l'achat de quelque pain. Les ouvriers sont en marche partout.*

*Mais en ce moment, j'ai une chambre jolie, sur une cour sans fond mais de trois mètres carrés. Là, je bois de l'eau toute la nuit, je ne vois pas le matin, je ne dors pas, j'étouffe. Et voilà.»*

**VERLAINE :**

(appart., assis chaise)

« Les gens furent stupéfaits de tant de jeunesse et de talent mêlés à tant de sauvagerie et de positive lycanthropie.

Les femmes elles-mêmes eurent peur ou frisson de ce gamin qui semblait ne pas, mais pas le moins du monde, penser à elles. De sorte que lorsqu'il revint à Paris, un an et plus après sa première arrivée chez nous, il n'y fut pas populaire croyez-moi.

Bien des avis se partagèrent sur Rimbaud, l'individu et le poète.

Forain, le peintre, lui trouvait un air de grand chien.

D'aucuns crièrent à ceci et à cela. Un homme d'esprit a été jusqu'à dire: Mais c'est le Diable...!

Ce n'était pas le diable, ni le bon dieu, c'était Arthur Rimbaud, c'est-à-dire un très grand poète, absolument original, d'une saveur unique, prodigieux linguiste, un garçon pas comme tout le monde, non certes ! mais net, carré, sans la moindre malice...»

**DELAHAYE :**

(cour maison)

«D'étranges bruits couraient dans Paris sur la qualité de l'affection éprouvée par Verlaine à l'égard de son jeune ami. Aux réunions des cénacles, on disait qu'au point de vue sexuel, Rimbaud avait des goûts dépravés et que Verlaine était mû vers lui par une honteuse passion.

Rimbaud apprend ce que l'on dit à Montmartre. Il a son sourire habituel de résignation amère...

La belle-famille de Verlaine accuse Rimbaud, la famille Rimbaud accuse Verlaine. Histoire de poètes qui ne peut être jugée par les bourgeois.»

**VERLAINE :**

(appart., assis sur chaise)

«Un jour en juillet 1872, ma femme souffrante, elle me pria d'aller quérir un médicament dans le quartier.

Le 7 juillet, dans l'après-midi, sortant de chez moi pour aller à la pharmacie voisine, j'aperçus Rimbaud qui venait à ma rencontre, une lettre à la main.

Je portais justement ce mot chez toi, me disait-il. Paris me dégoûte. Je m'en vais en Belgique.

Comment ? Alors comme ça, tu nous quittes sans crier gare ?

Eh bien ! viens avec moi !

Mais, mon petit, tu n'y songes pas, ma femme est malade, je vais chez le pharmacien...

Non, laisse-nous tranquilles avec ta femme. Viens, je te dis. On s'en va.

Alors, je l'ai suivi naturellement.

Ainsi, le regretté Arthur Rimbaud et moi, fêrus d'une mâle rage de voyage, partîmes par un beau jour de juillet 1872, à Arras d'abord, à Bruxelles après.»



**DELAHAYE :**  
(Off sur dessin V/R)

«De Belgique, les errabundi sont passés en Angleterre. Là-bas, à Londres, ils fréquentent bars et docks, mais aussi bibliothèques et cénacles de Communards.

En Rimbaud sévit une crise d'âme atroce, qui diminue la force morale, rend l'humeur taquine et fantasque. Mutuellement ils s'exaspèrent.

Et quand on était bien soûl, on se cognait, Rimbaud ne détestait pas cela: c'était dans son système de culture morale, de guerre à sa timidité naturelle.

Puis il revient une première fois de Londres, s'installe à la ferme familiale à Roche, d'où il m'écrira une lettre.»

(Off sur village)

**LETTRE DE RIMBAUD A DELAHAYE**  
(Roche, mai 1873, extraits)

*«Cher ami, tu vois mon existence actuelle dans l'aquarelle ci-dessous. O nature ! O ma mère !*

*Quelle chérie ! et quels monstres d'innocence, ces paysans. Il faut le soir, faire deux lieues, et plus, pour boire un peu. La mother m'a mis là dans un triste trou.*

*Je ne sais comment en sortir: j'en sortirai pourtant. Je regrette cet atroce Charlestown, l'univers, la bibliothèque, etc... Je travaille pourtant assez régulièrement, je fais de petites histoires en prose, titre général : Livre païen, ou livre nègre. C'est bête et innocent. La mère Rimbaud retournera à Charlestown dans le courant de juin. C'est sûr, et je tâcherai de rester dans cette jolie ville quelque temps. Le soleil est accablant et il gèle le matin. Je suis abominablement gêné. Pas un livre, pas un cabaret à portée de moi, pas un incident dans la rue. Quelle horreur que cette campagne française. Mon sort dépend de ce livre, pour lequel une demi-douzaine d'histoires atroces sont encore à inventer...»*

(Image : 35 mm coul. Roche et ferme ext.)

**ISABELLE :**

(ferme à Roche, sous la porte)

«En rentrant de Londres, la physionomie d'Arthur s'était modifiée. Était-ce le résultat des fatigues corporelles éprouvées au cours des deux années précédentes ? Ou bien était-ce déjà l'effet d'une rougeur fiévreuse ? Le bleu de ses yeux pâlit, donnant au regard un caractère infiniment vague et comme mourant. Il maigrit dans son corps et son visage. Des journées entières, lui si instable, il reste enfermé dans sa chambre, étendu, les yeux mi-clos, sur son lit. A l'heure des repas, il refuse de manger. Et si on le questionne sur sa santé en lui offrant des soins, il répond d'une voix si lointaine et bourrue qu'il ne souffre pas, qu'il n'a besoin de rien, et prie qu'on le laisse en paix.

Mais le matin, les bougies consumées attestent qu'il a veillé toute la nuit.

Au toucher de ses mains, devenues sèches et pâles, on constate qu'il a la fièvre. Lui montre-t-on de l'inquiétude à ce sujet ? Comme agacé il répond à peine. Et, méditatif et sombre, image vivante, à 18 ans, de la plus poignante, de la plus irrémédiable désolation, il s'en va errer par la ville et par la campagne.»

**DELAHAYE :**

(Off sur image campagne)

«Finalement Rimbaud quitte de nouveau les Ardennes pour retourner à Londres, où il soignera son ami malade.

Mais c'est le drame de nouveau, les querelles incessantes, et cette fois c'est Verlaine, de plus en plus inquiet des agissements de sa femme qui avait demandé une séparation et le divorce, qui part, pour rentrer chez lui et se réconcilier avec Mathilde.»

## VERLAINE :

(appart., assis sur chaise)

«Il me fallait absolument partir, abandonner Rimbaud et cette vie violente et toute de scènes sans motifs. Seulement, comme je l'aimais immensément (honne soit qui mal y pense), je tenais aussi à lui confirmer que, si d'ici à trois jours je ne suis pas avec ma femme, je me brûle la gueule. Si, comme c'est trop probable, je dois faire cette dernière connerie, je la ferai du moins en brave con.

Je le vois encore à l'embarcadère de Sainte-Catherine's dock, qui m'appelle, moi qui me trouve sur le vapeur qui partait quelques minutes plus tard pour Anvers.

Ma dernière pensée sera pour lui, qui m'appelait du pier tantôt, et que je n'avais pas voulu rejoindre parce qu'il fallait que je cla-quasse.»

## LETTRE DE RIMBAUD A VERLAINE

(Londres, 4 juillet 1873)

*«Reviens, reviens, cher ami, seul ami, reviens. Je te jure que je serai bon. Si j'étais maussade avec toi, c'est une plaisanterie où je me suis entêté, je m'en repens plus qu'on ne peut dire. Reviens, ce sera bien oublié. Voilà deux jours que je ne cesse de pleurer. Reviens.*

*J'espère que tu sais bien à présent qu'il n'y avait rien de vrai dans notre discussion.*

*L'affreux moment ! Mais toi, quand je te faisais signe de quitter le bateau, pourquoi ne venais-tu pas ? Nous avons vécu deux ans ensemble pour arriver à cette heure-là ! Que vas-tu faire ? Si tu ne veux pas revenir ici, veux-tu que j'aille te trouver où tu es ? Oui, c'est moi qui ai eu tort. Oh tu ne m'oublieras pas, dis ? Non tu ne peux pas m'oublier. Moi je t'ai toujours là. A toi toute la vie. Si je ne dois plus te revoir, je m'engagerai dans la marine ou l'armée»*

(Image: vidéo filmé Pier / bateau qui part)

**VERLAINE :**

(à l'hôtel dont il parle, devant la porte ouverte d'une chambre avec vue à l'intérieur)

«J'embarque pour Ostende, passe par Bruxelles, quatre jours plus tard Rimbaud est là aussi.

Je nous revois ici à Bruxelles, dans cet hôtel borgne de la rue Pachéco où nous étions descendus. J'étais assis sur le pied du lit. Lui debout, près de la porte, croisait les bras et me défiait par toute son attitude.

Je lui avais tout dit pour qu'il restât avec moi. Mais il voulait partir et je sentais que rien ne le ferait revenir sur sa décision.

Nous restons peut-être cinq minutes, Rimbaud et moi, à nous dévorer du regard. A la fin, Rimbaud se détourna: je m'en vais, dit-il. Et, gagnant le couloir, il descendit l'escalier quatre à quatre. J'écoutais les marches craquer sous ses bonds. Je haletais, je voyais rouge: il me semblait qu'il emportait ma cervelle et mon cœur. Quand je ne l'entendis plus, ce fut comme une tempête en moi. J'aurais tout tué pour ravoir Rimbaud. Je dégringolais l'escalier. Dans la rue, je vis Rimbaud qui suivait le trottoir vers le Boulevard Botanique. Il marchait lentement et avait l'air indécis.

Je le rattrape et je lui dis: il faut que tu reviennes, ou prends garde, cela tournera mal.

Fous-moi la paix, me répond-il sans me regarder. Alors, je me sens comme fou. Je me dis qu'il n'y a plus qu'à le tuer. Je prends le revolver que je portais toujours dans ma poche et je tire deux fois.

Rimbaud tombe... Des gens me saisissent et voilà.

(Continue en Off sur tableau)

La première balle l'a blessé au poignet gauche, la seconde ne l'a pas atteint.

Ils s'est rendu ensuite à l'hôpital Saint-Jean où il a reçu un pansement. La balle a été extraite de la main quelques jours plus tard. Quant à moi: on m'appliqua le maximum, deux ans d'emprisonnement.

Ma rage d'avoir perdu Rimbaud était telle que j'aurais voulu le savoir anéanti.

C'est plus tard, dans ma cellule de Mons, puis quand je fus remis en liberté, que j'ai pensé à lui avec quelque douceur. Et encore non: ce n'est pas avec douceur. Il y avait dans ce garçon une séduction démoniaque.

On a dit que Rimbaud était une légende. Au point de vue de la littérature c'est sans doute vrai, mais pour moi, Rimbaud est une réalité toujours vivante, un soleil qui flambe en moi, qui ne veut pas s'éteindre. C'est pourquoi je rêve de lui toutes les nuits...»

**ISABELLE :**

(dans la salle à manger de la ferme à Roche)

(Travelling : arrivée gare de Voncq)

«Il arriva à la gare de Voncq, près de Roche, un jour vers midi. Ma mère, prévenue, l'attendait.

Le scandale lui faisait horreur : elle se sentait profondément humiliée.

Lui, avec sa main bandée, n'avait pas l'air fier.

Le 20 juillet 1873, vers midi, il entra dans la maison familiale, le bras en écharpe et la figure pleine de désespoir et de souffrance. On était à déjeuner. A peine entré, sans répondre aux paroles de bienvenue, il va s'effondrer sur une chaise. Une crise affreuse de sanglots le secoue. O Verlaine, Verlaine, gémit-il seulement de temps à autre.»

**MERE :**

(Salle à manger, devant "oeil de boeuf")

«Je l'avais prédit que cela finirait mal... Dieu punit toujours la désobéissance de ses enfants.

Je lui demandai s'il se rendait compte enfin du tort qu'il s'était fait en ne suivant pas le conseil, de rompre avec Verlaine.»

## **UNE SAISON EN ENFER**

(extraits)

*«Jadis, si je me souviens bien, ma vie était un festin où s'ouvraient tous les coeurs, où tous les vins coulaient. Un soir, j' ai assis la beauté sur mes genoux. Et je l' ai trouvée amère. Et je l' ai injuriée.*

*J' ai vécu partout. Pas une famille d' Europe que je ne connaisse. - J' entends des familles comme la mienne, qui tiennent tout de la déclaration des droits de l' homme. J' ai connu chaque fils de famille ! Si j' avais des antécédents à un point quelconque de l' histoire de France ! Mais non, rien. Il m' est bien évident que j' ai toujours été de race inférieure. Je ne puis comprendre la révolte. Ma race ne se souleva jamais que pour piller: tels les loups à la bête qu' ils n' ont pas tuée. Je me rappelle l' histoire de la France fille aînée de l' église. Je n' en finirai pas de me revoir dans ce passé. Mais toujours seul, sans famille, même, quelle langue parlais-je ?*

(Image: Trav. 35mm, paysage arrivée Voncq)

### **ISABELLE :**

(Salle à manger)

«Il jura avec invectives à l'adresse des auteurs responsables du malheur, que c' en était bien fini désormais, et quoi qu' il arrivât, de cette amitié calamiteuse.

Ce jour-là et les jours suivants, dans la salle à manger, à la table de famille, il est de plus en plus triste, muet.

La nouvelle de la condamnation de Verlaine vint exaspérer encore son dégoût du monde des lettres. Mais, aux heures de travail, à travers le plancher, on perçoit les sanglots qui réitèrent, convulsifs, coupés tour à tour de gémissements, de ricanements, de cris de colère, de malédictions.»

## UNE SAISON EN ENFER

(extraits)

*«Me voici sur la plage armoricaine. Que les villes s'allument dans le soir. Ma journée est faite: je quitte l'Europe. L'air marin brûlera mes poumons, les climats perdus me tanneront. Je reviendrai avec des membres de fer, la peau sombre, l'oeil furieux: sur mon masque, on me jugera d'une race forte.*

*J'aurai de l'or: je serai oisif et brutal. Les femmes soignent ces féroces infirmes de retour des pays chauds. Je serai mêlé aux affaires politiques. Sauvé. Maintenant je suis maudit, j'ai horreur de la patrie. Le meilleur, c'est un sommeil bien ivre, sur la grève...*

*Sur les routes, par des nuits d'hiver, sans gîte, sans habits, sans pain, une voix étrenait mon coeur gelé.*

*Tu ne sais ni où tu vas ni pourquoi tu vas. Réponds à tout, on ne te tuera pas plus que si tu étais cadavre. Au matin j'avais le regard si perdu et la contenance si morte, que ceux que j'ai rencontrés ne m'ont peut-être pas vu.*

*Dans les villes la boue m'apparaissait soudainement rouge et noire, comme une glace quand la lampe circule dans la chambre voisine, comme un trésor dans la forêt !*

*Je voyais une mer de flammes et de fumée au ciel, et, à gauche, à droite, toutes les richesses flambant comme un milliard de tonnerres. Mais l'orgie et la camaraderie des femmes m'étaient interdites. Pas même un compagnon! Je me voyais devant une foule exaspérée, en face du peloton d'exécution, prêtres, professeurs, maîtres, vous vous trompez en me livrant à la justice. Je n'ai jamais été de ce peuple-ci; je n'ai jamais été chrétien, je suis de la race qui chantait dans le supplice. Je ne comprends pas les lois. Je n'ai pas le sens moral, je suis une brute: vous vous trompez... - Le plus malin est de quitter ce continent»*

(Vidéo: descente à la gare, la mère l'attend)

**ISABELLE :**

(dans le grenier de la ferme)

- (Off) «L'été avait été chaud. Sans plus s'attarder, la famille retourna au travail, la moisson ne pouvant attendre. Arthur s'installa ici dans le haut grenier de la ferme, seule oasis de paix, et il écrit...
- (On) Chaque soir, fiévreux, il regagnait sa famille et se réfugiait dans le silence.  
Il travaille toute la nuit, parfois.  
J'ai demandé un jour de pouvoir jeter un coup d'oeil au manuscrit.  
Je n'y compris goutte.  
Qu'as-tu voulu dire ?  
J'ai voulu dire ce que cela dit, littéralement et dans tous les sens...»

### **UNE SAISON EN ENFER**

(extraits)

*«Je me crois en enfer, donc j'y suis. C'est l'exécution du catéchisme. Je suis esclave de mon baptême. Parents, vous avez fait mon malheur et vous avez fait le vôtre.*

*La peau de ma tête se dessèche. Pitié seigneur, j'ai peur. J'ai soif, si soif ! ah ! l'enfance, l'herbe, la pluie, le lac sur les pierres, le clair de lune quand le clocher sonnait douze... Ma vie ne fut que folies douces, c'est regrettable. Bah ! faisons toutes les grimaces imaginables. Décidément, nous sommes hors du monde. Plus aucun son. Mon tact a disparu. Les soirs, les matins, les nuits, les jours... suis-je las !*

*Je devrais avoir mon enfer pour la colère, mon enfer pour l'orgueil, - et l'enfer de la caresse, un concert d'enfers. Je meurs de lassitude. C'est le tombeau, je m'en vais aux vers, horreur de l'horreur. Ah ! remonter à la vie. Ma faiblesse, la cruauté du monde !»*

(Vidéo:vue par lucarne grenier, pluie)



**ISABELLE :**

(Grenier, devant la lucarne)

«A la maison, ma mère, si énergiquement active, lui faisait quelque reproche au sujet de son apparente oisiveté.

Il répondait, d'une voix de volonté sanglotante, qu'il travaillait beaucoup, au contraire, et que son travail, encore que travail de pensée, était des plus exténuants.

Mais cela ne mène pratiquement à rien, faisait observer ma mère.

Tant pis ! répondait-il, j'écris. Il le faut !

Et, en effet, la nuit, il brassait son sang à noter en prose ses illuminations.

Ma mère ne l'obligea même pas à prêter, à l'occasion, main-forte.

Qu'auriez-vous donc voulu qu'elle fît d'autre pour Arthur ?

C'était impossible qu'elle l'encourageât dans ses essais de littérature - qu'elle déteste.»

### **UNE SAISON EN ENFER**

(extraits)

*«Je suis perdue. Je suis soûle ! Je suis impure. Quelle vie ! J'ai oublié tout mon devoir humain pour le suivre. Quelle vie!*

*Je vais où il va, il le faut. Et souvent il s'emporte contre moi, moi, la pauvre âme. Le démon ! - c'est un démon, vous savez, ce n'est pas un homme.*

*Il dit: je n'aime pas les femmes. L'amour est à réinventer, on le sait.*

*A côté de son cher corps endormi, que d'heures des nuits j'ai veillé, cherchant pourquoi il voulait tant s'évader de la réalité. Hélas, je dépendais bien de lui.*

*J'avais de plus en plus faim de sa bonté. Avec ses baisers et les étreintes amies, c'était bien un ciel, un sombre ciel, où j'entrais, et où j'aurais voulu être laissée, pauvre, sourde, muette, aveugle. Déjà j'en prenais l'habitude. Je nous voyais comme deux bons enfants, libres de se promener dans le paradis de tristesse. Je lui faisais promettre qu'il ne me lâcherait pas. Il l'a faite vingt fois, cette*

(Sepia: Verlaine marche dans la rue en face Pantheon)

(Verlaine au bistrot, feuillette livre)

*promesse d'amant. Puis, il reprenait ses manières de jeune mère, de soeur aimée. S'il était moins sauvage, nous serions sauvés ! Mais sa douceur aussi est mortelle. Je lui suis soumise. - Ah ! je suis folle !»*

**VERLAINE :**

(au bistrot, rue M. le Prince)

«Vous me parlez de la «Saison en Enfer»... une espèce de prodigieuse autobiographie psychologique, écrite dans cette prose de diamant qui est sa propriété exclusive, et où je figure en qualité de docteur satanique... Ça n'est pas vrai !»

### **UNE SAISON EN ENFER**

(extraits)

*«Ah ! cette vie de mon enfance, la grande route par tous les temps, sobre surnaturellement, plus désintéressé que le meilleur des mendiants, fier de n'avoir ni pays, ni amis, quelle sottise c'était. - Et je m'en aperçois seulement ! je reconnais là ma sale éducation d'enfance. Puis quoi ! Non ! Non ! A présent je me révolte contre la mort. Quand irons-nous, par delà les grèves et les monts, saluer la naissance du travail nouveau, la sagesse nouvelle, la fuite des tyrans et des démons, la fin de la superstition, adorer - les premiers ! - Noël sur la terre ! Le chant des cieux, la marche des peuples ! Esclaves, ne maudissons pas la vie. J'exècre la misère. J'ai essayé d'inventer de nouvelles fleurs, de nouveaux astres, de nouvelles chairs, de nouvelles langues. J'ai cru acquérir des pouvoirs surnaturels. Eh bien ! Je dois enterrer mon imagination et mes souvenirs. Une belle gloire d'artiste et de conteur emportée ! Enfin, je demanderai pardon pour m'être nourri de mensonge.»*

(Image: ferme à Roche, vidéo )

## VERLAINE :

(toujours dans son bistrot, une bouteille sur la table, déjà un peu emmêché)

«Rimbaud disait dans sa «Saison» : «Ma journée est faite. Je quitte l'Europe, l'air marin brûlera mes poumons, les climats perdus me tanneront...»

Il a ainsi pronostiqué vingt ans d'avance la fin, dirais-je héroïque ? en tout cas noble et fière de ce poète, pour vivre son rêve de nouveau, de pire et de mieux.

Une «Saison en Enfer», sombra corps et biens dans un oubli monstrueux, l'auteur ne l'ayant pas «lancée» du tout.

Il avait bien autre chose à faire. Il court tous les continents, tous les océans, pauvrement, fièrement, après avoir écrit, en prose encore, une série de superbes fragments, les «Illuminations», que j'avais d'abord craint perdus à jamais, et qu'on a miraculeusement retrouvés.»

## ILLUMINATIONS

(extraits)

*«Je suis un inventeur bien autrement méritant que tous ceux qui m'ont précédé: un musicien même, qui ai trouvé quelque chose comme la clef de l'amour.*

*Dans un grenier ou je fus enfermé à douze ans, j'ai connu le monde. J'ai illustré la comédie humaine. Dans un cellier j'ai appris l'histoire. A quelque fête de nuit dans une cité du nord, j'ai rencontré toutes les femmes des anciens peintres. Dans un vieux passage à Paris on m'a enseigné les sciences classiques. Dans une magnifique demeure cernée par l'orient entier j'ai accompli mon immense oeuvre et passé mon illustre retraite. J'ai brassé mon sang. Mon devoir m'est remis. Il ne faut même plus songer à cela. Je suis réellement d'outre-tombe, et pas de commissions.»*

(Image: Travelling Meuse vidéo)

**DELAHAYE :**

(Off sur photos Londres)

«L'année 1874, il la passe entièrement à Londres. On pense généralement que c'est là-bas qu'il a écrit les «Illuminations». La vie à Londres est saine, mais dure. Rimbaud, habitué à tout, était revenu enthousiasmé: tout là-bas était plus fort, plus logique, plus intelligent. C'était le mouvement, l'ordre, la puissance et la couleur: c'était la grande ville, c'était la VILLE !»

**ISABELLE :**

(Ferme: cheminée)

«A Londres Arthur cherche du travail. Il avait fait des annonces. Il n'y a pas de réponses.

A cette époque déjà il délaissait la littérature et les problèmes sociaux n'avaient plus d'intérêt pour lui. Il se donnait aux sciences, aux questions économiques. Il était dévoré du désir d'apprendre et de voir. Il disait: «Rester toujours dans le même lieu me semblerait un sort très malheureux. Je voudrais parcourir le monde entier, qui, en somme, n'est pas si grand. Peut-être trouverais-je alors un endroit qui me plaise à peu près.»

## **ILLUMINATIONS**

(extraits)

*«O les énormes avenues du pays saint, les terrasses du temple ! Qu' a-t-on fait du brahmane qui m'expliqua les proverbes ? Je me souviens des heures d'argent et de soleil vers les fleuves, la main de la campagne sur mon épaule, et de nos caresses debout dans les plaines poivrées. - Un envol de pigeons écarlates tonne autour de ma pensée. Exilé ici, j'ai eu une scène où jouer les chefs-d'oeuvres dramatiques de toutes les littératures. Je vous indiquerai les richesses inouïes. Je vois la suite ! Ma sagesse est aussi dédaignée que le chaos. Qu'est mon néant, auprès de la stupeur qui vous attend ?»*

(Image: Travelling Meuse vidéo)

**DELAHAYE :**

(Cour maison)

(Off)

«Finalement Rimbaud revient à Charleville, où il passe l'hiver de 1875-76. Son temps y est employé à étudier l'arabe, faire un peu de russe et du piano.

Sa soeur Vitalie est morte le 18 décembre, d'une synovite, après des souffrances dont le spectacle l'a cruellement affecté. Cependant il est reparti, le voici en Autriche, allant vers la Bulgarie. A Vienne il se fait dépouiller, revient à pied à la maison.»

### **LLUMINATIONS**

(extraits)

*«Je suis le saint, en prière sur la terrasse, comme les bêtes pacifiques paissent jusqu' à la mer de Palestine.*

*Je suis le savant au fauteuil sombre. Les branches et la pluie se jettent à la croisée de la bibliothèque.*

*Je suis le piéton de la grand' route par les bois nains. La rumeur des écluses couvre mes pas. Je vois longtemps la mélancolique les-sive d' or du couchant.*

*Je serais bien l' enfant abandonné sur la jetée partie à la haute mer, le petit valet suivant l' allée dont le front touche le ciel !»*

(Image: vidéo travelling)

**DELAHAYE :**

(Cour maison )

«A partir de 1874, il s'est montré indifférent à son oeuvre entière.

Ce lâchage de la littérature semblait ridicule à Verlaine, sinon monstrueux. Il prédit que Rimbaud finirait «chef de bureau».

Cependant il me pria par simple curiosité de le tenir au courant des carapates du «monstre»...

En tout cas, s'il y eut chez Rimbaud une dernière velléité de littérature, il n'y songeait plus huit jours après, c'est certain. Désormais c'est la vie errante. De 1875 à 1879, il va se livrer éperdument à cette volupté «d'aller loin, loin...» qu'il prévoyait, qu'il chantait dès sa 15ème année.»

**ISABELLE :**

(Ferme ext. / en marchant, voix off)

«Je me revois toute petite, à l'époque de son premier départ, en septembre 1870. C'était le soir, bien tard, sous les grandes allées de marronniers, à Charleville, la foule en tumulte se pressait pour avoir des nouvelles de la guerre, et l'on ne parlait, hélas ! que de défaites.

La moitié de mon âme m'était ravie, partie avec lui loin du foyer, de la sécurité, et les sanglots de désespoir s'échappaient de ma poitrine, attestaient déjà l'énorme part de moi-même qui avait fui. Depuis lors, je l'ai suivi partout à travers le monde, en pensée, en souffrance, en joie, sans y forcer ma volonté, presque malgré moi; aux mauvais jours, quand il endurait le froid, la faim, je souffrais avec lui. J'étais avec lui, dans le brouillard gris ou le soleil pâle de Londres, sous le ciel bleu d'Italie, dans les neiges du Saint-Gothard. Je suivais avec lui les grandes routes. Nous traversions des bois, des prairies. Mes yeux sont encore pleins des choses et des paysages merveilleux.»

**DELAHAYE :**

(Cour maison)

«Rimbaud fit de nombreuses apparitions à Charleville, pendant la première partie de sa vie errante, entre 1873 et 1879.

Après chaque grand voyage, il revint toucher terre au pays natal. Mais le contact avec ses amis était rompu. Ils représentaient pour lui la littérature, le passé. Longtemps avant son départ définitif, son silence, son détachement nous frappaient.»

**ISABELLE :**

(Ferme, sous la porte maison)

«Et les retours ! Ah ! quelles joies délirantes ! Le bonheur de se retrouver entière et parfaite, après avoir subi longtemps l'absence de la meilleure partie de soi-même ! Je suis sortie de l'enfance comme il entrait dans l'âge viril. Nous possédions la plénitude de notre force physique et de nos facultés intellectuelles. Alors la destinée nous a séparés. Des milliers de kilomètres s'allongèrent entre lui et moi. Sans les avoir lues, je connaissais ses oeuvres. Je les avais pensées. Mais moi, je n'aurais pu les exprimer dans son verbe magique, j'admirais et je comprenais: voilà tout.»

**DELAHAYE :**

(Off sur ferme ext.)

«En septembre 1879, Rimbaud m'ayant informé de son retour en France, j'allais le visiter à Roche dans la ferme appartenant à sa mère. J'étais arrivé dans l'après-midi. A ce moment, des gerbes de blé, une pleine voiture, étaient à décharger et rentrer dans la grange. Nous nous y mîmes tous, la mère, la soeur, lui et moi.

Sa voix quelque peu enfantine que j'avais connue jusqu'alors, était devenue grave, profonde, imprégnée d'énergie calme. Les joues autrefois rondes s'étaient creusées. Il ne restait de l'ancien Rimbaud que ses yeux adorables, effrayants à la fois d'innocence et d'impitoyable raison !

Le soir, après dîner, on discutait. Il était calme, souriant, très doux, d'une conversation rassise, mais toujours amusante, pleine d'aperçus curieux et fort sensés. Je remarquais que, de la poésie, de ses goûts anciens, pas un mot. A la fin, je lui posai la question décidément: eh bien, plus de littérature alors ? Il eut, en secouant la tête, un petit rire mi-amusé, mi-agacé, et répondit simplement: «Je ne m'occupe plus de ça.»

(On) Cet été-là, Millot m'invite dans notre petit café de la place Ducale.

Rimbaud, me dit-il, vient d'acheter un complet, en priant le tailleur d'envoyer la facture à sa mère. C'est qu'il va partir.

Rimbaud arriva vers 8 heures du soir. Pendant toute la soirée, il fut d'une gaieté inaccoutumée, débordante, et à 11 heures, il nous quitta - pour toujours.

Il ne revint à Charleville que douze ans après, dans un cercueil.»

FIN DU DEUXIEME CHAPITRE



Troisième chapitre

## **"L'Ange en Exil"**

## **RIMBAUD AUX SIENS**

(Aden, 17 août 1880)

«Ma chère maman, ma chère soeur,  
J'ai cherché du travail dans tous les ports de  
la Mer Rouge, à Djeddah, Souakim, Mas-  
saouah, Hodeidah, etc.. Je suis venu ici ( à  
Aden) après avoir essayé de trouver quelque  
chose à faire en Abyssinie. J'ai été malade en  
arrivant. Je suis employé chez un marchand  
de café, où je n'ai encore que sept francs.  
Quand j'aurai quelques centaines de francs,  
je partirai pour Zanzibar, où, dit-on, il y a à  
faire. Donnez-moi de vos nouvelles. Rim-  
baud.»

(Image: Port d' Aden / 35 coul./vue de la  
mer)

**BARDEY** :(sous-titrer nom)

(A Aden dans sa maison de négociant avec  
ouvriers)

«Arthur Rimbaud a 25 ans à cette époque et  
vient de l'île de Chypre où il était chef d'une  
équipe de carrière. Tombé malade et complè-  
tement désemparé, il a été recueilli à Alexan-  
drie. Nous l' avons engagé provisoirement  
comme chef d'atelier dans notre entreprise,  
où il s'occupera à surveiller le pesage et le  
triage de café. Monsieur Rimbaud connaît  
suffisamment l'arabe pour donner ses ordres  
dans cette langue, ce qui lui vaut la considé-  
ration de son personnel indigène, qui le dési-  
gne cependant sous le nom de «Karani», en  
traduction littérale: le méchant...»

## **LETTRE AUX SIENS**

~~(25 août et 22 septembre 1880, extraits)~~

«Chers amis,  
Aden est un roc affreux, sans un seul brin  
d'herbe ni une goutte d'eau bonne: on boit  
l'eau de mer distillée. La chaleur y est exces-  
sive, surtout en juin et septembre qui sont les  
deux canicules. Je suis comme prisonnier ici  
et, assurément, il me faudra y rester au moins  
trois mois avant d'être un peu sur mes jambes  
ou d'avoir un meilleur emploi. La maison fait  
plusieurs centaines de mille francs d'affaires  
par mois. Je suis le seul employé et tout passe  
par mes mains, je suis très au courant du

(Image: mer -> Aden, vieille ville)

*commerce du café à présent. J'ai absolument la confiance du patron. Seulement, je suis mal payé. Mais comme je suis le seul employé un peu intelligent d'Aden, à la fin de mon deuxième mois ici, je m'en irai. J'aime mieux partir que de me faire exploiter. La maison a aussi des caravanes dans l'Afrique, et il est encore possible que je parte par là, où je me ferais des bénéfices et où je m'ennuierais moins qu'à Aden, qui est, tout le monde le reconnaît, le lieu le plus ennuyeux du monde, après toutefois celui que vous habitez.»*

**BARDEY :**

(toujours dans sa maison, avec ouvrières)

«Il m'avait dit avoir 25 ans et être né à Dôle, dans le Jura.

Ce n'est que longtemps après que j'ai appris qu'il était né à Charleville, dans les Ardennes, et que Dôle était le lieu de naissance de son père.

Ce que je peux dire de son caractère, c'est qu'il me paraissait un peu fantasque. Tantôt il était morose, silencieux, semblant éviter la compagnie de ses semblables, et tantôt s'animant, devenant causeur aimable, avec une verve un peu caustique qui le portait à tourner en ridicule les faits et les gestes des personnes qu'il mettait en cause dans ses récits. Je dois dire, toutefois, qu'il mettait au service de cette manie plus d'ironie que de méchanceté propre.

Pour moi, je n'attachais pas d'importance aux bizarreries de son esprit. Je les attribuais, à des ennuis, à un certain dégoût du monde, causés par des épreuves dont il ne parlait pas, mais qu'avait sûrement subies sa grande intelligence.»

**ISABELLE :**

(devant une carte d'Afrique de l'époque, posée sur la table)

«La maison de Monsieur Bardey avait fondé une agence dans le Harar, une contrée au sud-est de l'Abyssinie. Ils prévoyaient d'exporter

(détail)

off :

de là du café, des peaux, des gommés, etc. Mon frère avait prié instamment Monsieur Bardey de l'y envoyer. Il voulait absolument quitter Aden. Il nous expliquait tout cela très précisément dans ses lettres et je suivais ses pérégrinations sur cette carte. D'Aden au Harar, on y allait par mer, d'abord d'Aden à Zeilah, port de la côte africaine, de là au Harar, par vingt jours de caravane.

La maison Bardey avait établi une agence là-bas et installé un représentant, sous les ordres duquel Arthur devait travailler. Il parlait aussi d'y aller armé et qu'il y avait danger d'y laisser sa peau dans les mains des Gallas - une tribu d'indigènes dont il fallait se méfier.

Il nous demanda aussi de passer commande d'un certain nombre de livres qu'il voulait se faire envoyer là-bas, des traités de métallurgie, d'hydraulique, de minéralogie, maçonnerie, etc., sans qu'on comprenait très bien ce qu'il comptait en faire.»

### **LETTRE AUX SIENS**

~~(Harar, 13 décembre 1880, extraits)~~

*«Chers amis, je suis arrivé dans ce pays après vingt jours de cheval à travers le désert Somali. Harar est une ville colonisée par les Egyptiens et dépendant de leur gouvernement. La garnison est de plusieurs milliers d'hommes. Ici se trouvent notre agence et nos magasins. Les produits marchands du pays sont le café, l'ivoire, les peaux, etc. Le pays est élevé, mais non infertile. Le climat est frais et non malsain. On importe ici toutes marchandises d'Europe, par chameaux. Nous n'avons pas de poste régulière ici. Ceci ne vous arrivera donc pas d'ici longtemps. Je vous prie de me faire parvenir de vos nouvelles le plus fréquemment possible. J'espère que vos affaires vont bien et que vous vous portez bien.»*

(Image: paysage -> ville ext.)

**BARDEY :**  
(images Harrar)

(Off ) «La ville du Harar se dresse sur un plateau à 2000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Harar était entièrement entouré de hautes murailles en pierres cimentées de boue. Partout, le regard se pose sur de la boue desséchée.

Les habitants ne s'habillaient pas comme les autres indigènes de l'Afrique orientale, mais à la mode arabe, ils se rasaient la tête et portaient le turban. La vie là-haut, comparée à celles des autres localités de l'Afrique orientale, était presque luxueuse.

Il y avait des boutiques où toutes espèces de commodités pouvaient s'acheter, il y avait des buvettes, des cafés, et, signe infailible de civilisation, des maisons closes.

Au coucher du soleil on fermait les portes de la ville et on portait les clefs au gouverneur. Après cela il était défendu à qui que ce soit de circuler dans les rues sans permis spécial.

Des lions, des panthères et des hyènes vivaient en grand nombre sur les coteaux environnants, et quelquefois ils arrivaient à escalader les murs.

Monsieur Rimbaud passait une grande partie de son temps en écritures comptables extrêmement compliquées car les fonctionnaires des douanes, vétilleux et malveillants, un «tas de chiens et de bandits», selon ses termes, se montraient impossibles, sans parler des questions de change, de tarifs, de transit.»

**LETTRE AUX SIENS**

~~(Harar, 15 février 1881)~~

*«Chers amis, j'ai reçu votre lettre du 8 décembre, et je crois même vous avoir écrit une fois depuis. J'en ai d'ailleurs perdu la mémoire en campagne. Je ne compte pas rester longtemps ici, je saurai bientôt quand je partirai. Je n'ai pas trouvé ce que je présumais, et je vis d'une façon fort ennuyeuse et sans profits. Dès que j'aurai 1500 ou 2000 francs, je partirai et j'en serai bien aise. Je*

(Image: Harar, vieille ville, bar-resto.)

*compte trouver mieux un peu plus loin. Ecrivez-moi des nouvelles des travaux de Panama: aussitôt ouverts, j'irai. Je serais même heureux de partir d'ici dès à présent. »*

**BARDEY :**

(sur sa terrasse)

**MON SIEUR**

«Rimbaud était un grand travailleur, actif et curieux. Une chevelure grise sur une figure de 25 ans...

Il allait tête nue et pieds nus dans la brousse, au risque des insulations, ne buvait que de l'eau, frayait peu avec les autres Européens qu'il appelait «licheurs de petits verres», il lisait rarement et seulement des grammaires arabes, pour y étudier la langue, en vue de son commerce, ne parlait guère de son passé... Du quartier Latin quelquefois, des écrivains, des artistes: «...assez connu ces oiseaux-là !» disait-il.

De Londres, il gardait un souvenir, celui d'une période d'ivrognerie.

Il ne parlait jamais de sa famille.

Il lui arrivait, quand nous nous trouvions astreints à un repos forcé, de bavarder pendant de longues heures avec volubilité. Mais ces moments étaient rares.»

**BARDEY :**

(Off)

«Une vie routinière s'installe, mais de travail actif. Un jour, on apprend qu'une caravane a été attaquée par des pillards et que des centaines de peaux ont été volées.

Un autre jour, grand tam-tam: un nuage de sauterelles passe et obscurcit le ciel. Cependant la famine menace. L'agence est envahie de gens à demi mourants. Le typhus sévit aussi. Chaque matin on ramasse 20 morts sur la grande place, devant la factorerie. On les jette dans une tranchée. Au dehors, ce sont les hyènes et les vautours qui font la corvée sanitaire.

Les nuits sont agitées. Les bêtes fauves hurlent, miaulent ou rugissent sur la lisière de la forêt qui borde le ouébi (la rivière). Les hyènes, plus effrontées que jamais, s'approchent des tentes...»

### **LETTRE AUX SIENS**

~~(Harar, 22 juillet 1881)~~

*«Chers amis, j'ai reçu dernièrement une lettre de vous, de mai ou de juin. Vous vous étonnez du retard des correspondances, cela n'est pas juste. La distance est grande, voilà tout, c'est le désert à franchir deux fois qui double la distance postale.*

*Je ne vous oublie pas du tout, comment le pourrais-je ? Et si mes lettres sont trop brèves, c'est que, toujours en expéditions, j'ai toujours été pressé aux heures de départ des courriers. Mais je pense à vous, et je ne pense qu'à vous. Et que voulez-vous que je vous raconte de mon travail d'ici, qui me répugne déjà tellement, et du pays, que j'ai en horreur, et ainsi de suite.*

*Je fais venir en ce moment de Lyon un appareil photographique; je le transporterai au Harar, et je rapporterai des vues de ces régions inconnues. C'est une très bonne affaire.»*

(Images: éloignées de la ville / désert)

### **ISABELLE :**

(salle de séjour Roche avec photos dans les mains)

*«Il avait finalement reçu son appareil photographique, et il est revenu au Harar, d'où il nous a envoyé ces photographies de lui-même.*

*Elles sont tellement brouilleuses qu'on reconnaît à peine sa figure.»*

## LETTRE AUX SIENS

*«Ces photographies me représentent, l'une debout sur une terrasse de la maison, l'autre debout dans un jardin de café. Une autre, les bras croisés dans un jardin de bananes. Tout cela est devenu blanc, à cause des mauvaises eaux qui me servent à laver. Mais je vais faire du meilleur travail dans la suite. Ceci est seulement pour rappeler ma figure, et vous donner une idée des paysages d'ici. Isabelle a bien tort de ne pas se marier si quelqu'un de sérieux et d'instruit se présente, quelqu'un avec un avenir. La vie est comme cela, et la solitude est une mauvaise-chose ici-bas.*

*Pour moi, je regrette de ne pas être marié et avoir une famille. Mais, à présent, je suis condamné à errer, attaché à une entreprise lointaine, et tous les jours je perds le goût pour le climat et les manières de vivre et même la langue de l'Europe. Vous me parlez des nouvelles politiques. Si vous saviez comme ça m'est indifférent ! Plus de deux ans que je n'ai pas touché un journal. Tous ces débats me sont incompréhensibles à présent. Comme les musulmans, je sais que ce qui arrive arrive, et c'est tout.»*

(Détail: photos dans sa main)

### BARDEY :

(sur sa terrasse)

«En été 1883, en cure à Vichy, j'avais eu la surprise d'apprendre que Rimbaud connaissait le poète Verlaine... et que leurs relations allaient même jusqu'au tutoiement ! En revenant de France, je rencontre sur le bateau un journaliste du «Temps», Paul Bourde. Celui-ci avait connu jadis Rimbaud au collège de Charleville. C'est ainsi que j'ai appris avec stupéfaction que mon employé était célèbre dans certains cénacles du quartier Latin.

Quand je revis Rimbaud à Aden, je lui ai raconté la rencontre avec Paul Bourde et je lui ai remis la carte de celui-ci. Je n'obtins qu'un grognement et un haussement d'épaules. Et quand je fis une allusion à son amitié avec Verlaine, il se troubla, rougit et murmura:... absurde... ridicule... dégoûtant.»



**VERLAINE :**

(Resto., lisant dans sa brochure)

«En 1884 j'ai publié un fascicule que j'ai nommé «Les Poètes maudits». Il y avait plusieurs portraits dont un sur Arthur Rimbaud, j'y ai écrit :

Si ces lignes tombent d'aventure sous ses yeux, que M. Arthur Rimbaud sache bien que nous ne jugeons pas les mobiles des hommes et qu'il soit assuré de notre complète approbation, de notre tristesse noire aussi, en face de son abandon de la poésie, pourvu, comme nous n'en doutons pas, que cet abandon soit, pour lui, logique, honnête et nécessaire.

Eussions-nous consulté Arthur Rimbaud, dont nous ignorons l'adresse, il nous aurait, c'est probable, déconseillé d'entreprendre ce travail pour ce qui le concerne. Ainsi maudit par lui-même ce poète maudit !»

**LETTRE AUX SIENS**

(Aden, 24 avril 1884)

«Chers amis,

*Je suis arrivé à Aden, après six semaines de voyage dans les déserts, et c'est pour cela que je n'ai pas écrit. Le Harar, pour le moment, est inhabitable, à cause des troubles de la guerre. Notre maison est liquidée au Harar, comme à Aden, et, à la fin du mois, je me trouve hors d'emploi.*

*Je ne sais pas du tout où je pourrai me trouver dans un mois. J'ai de douze à treize mille francs avec moi et, comme on ne peut rien confier à personne ici, on est obligé de traîner son pécule avec soi et de le surveiller perpétuellement. Et cet argent, qui pourrait me donner une petite rente suffisante pour me faire vivre hors d'emploi, il ne me rapporte rien, que des embêtements continuels.*

*Quelle existence désolante je traîne sous ces climats absurdes et dans ces conditions insensées !*

*Excusez-moi de vous détailler mes ennuis. Mais je vois que je vais atteindre les 30 ans (la moitié de la vie !) et je me suis fort fatigué à rouler le monde, sans résultat.*

(Image: mer / Aden)

*Ma santé est fort délabrée, une année ici en vaut cinq ailleurs. Je ne fume jamais, je m'habille en toile de coton. On vit horriblement mal ici, pour très cher. Toutes les nuits de l'année, on dort en plein air, et cependant mon logement coûte 40 francs par mois ! J'espère bien aussi voir arriver mon repos avant ma mort. Mais d'ailleurs à présent, je suis fort habitué à toute espèce d'ennuis et, si je me plains, c'est une façon de chanter .»*

**BARDEY :**

(Devant maison Rimbaud)

«On savait qu'il a eu, à plusieurs reprises, des relations féminines. C'est à Aden que la liaison avec une Abyssinienne eut lieu de 1884 à 1886. L'union fut intime et Rimbaud, qui logeait et subsistait d'abord chez nous, loua une maison spéciale pour y vivre avec sa compagne en dehors des heures qu'il passait dans nos bureaux. L'Abyssinienne fut envoyée dans son pays par Rimbaud dès qu'il nous eut quittés, en septembre ou octobre 1885. Je ne connais rien des sentiments intimes que Rimbaud avait pour cette femme. Je sais qu'il était bon pour elle. Elle était habillée à l'européenne et leur intérieur était tout à fait comme celui des gens du pays.»

**LETTRE AUX SIENS**

*«Chers amis, j'ai quitté mon emploi d'Aden, après une violente discussion avec ces ignobles pignoufs qui prétendaient m'abrutir à perpétuité. J'ai rendu beaucoup de services à ces gens, et ils s'imaginaient que j'allais, pour leur plaisir, rester avec eux toute ma vie. Ils ont tout fait pour me retenir, mais je les ai envoyés au diable. Ils m'ont donné d'excellents certificats pour les cinq années. Il me vient quelques milliers de fusils d'Europe. Je vais former une caravane, et porter cette marchandise à Menelik, roi du Choa. La route pour le Choa est très longue : deux mois de marche presque, et les pays qu'on traverse jusque là sont d'affreux déserts.*

(Image: ouvriers au port)

*L'affaire réussissant, vous me verriez en France, où j'achèterais moi-même de nouvelles marchandises. Si je pouvais, après trois ou quatre ans, ajouter une centaine de mille francs à ce que j'ai déjà, je quitterais avec bonheur ces malheureux pays.»*

**DELAHAYE :**

(Place Ducale, soir)

«En été 1886 les «Illuminations» furent publiées à Paris.

Le succès fut immédiat. Félix Fénéon put écrire: «Oeuvre enfin hors de toute littérature et probablement supérieure à toute.»

Quant à celui que je connais depuis son enfance, et qui est toujours signalé vers le 76ème parallèle, il n'est probablement au courant de rien et ne souhaiterait sans doute pas d'y être mêlé, car ça fait longtemps qu'il ne pense plus à «tout cela»...»

### **LETTRE AUX SIENS**

(Le Caire, 23 août 1887)

*«Je suis venu ici (au Caire) parce que les chaleurs étaient épouvantables cette année, dans la Mer Rouge. Je me trouve tourmenté ces jours-ci par un rhumatisme dans les reins, j'en ai un autre dans la cuisse gauche qui me paralyse de temps à autre, une douleur articulaire dans le genou gauche, un rhumatisme (déjà ancien) dans l'épaule droite; j'ai les cheveux absolument gris. Je me figure que mon existence périclité.*

*Je suis excessivement fatigué. Je n'ai pas d'emploi à présent. Figurez-vous que je porte continuellement dans ma ceinture seize mille et quelques cent francs d'or, ça pèse une huitaine de kilos et ça me flanque la dysenterie.*

*Je ne resterai pas longtemps ici : je n'ai pas d'emploi et tout est trop cher. Peut-être irai-je à Zanzibar, d'où on peut faire de longs voyages en Afrique, et peut-être en Chine, au Japon, qui sait où ?»*

(Image: photos)

**ILG** :(Sous-titrer nom)  
(chez lui à Zurich)

- (Off) « Je suis parti à l'âge de 24 ans en Abyssinie, appelé par le Roi Menelik qui a cherché un ingénieur.  
J'ai dirigé les travaux publics, construit des maisons, des routes, des ponts , les premiers rails du chemin de fer éthiopien.
- (On) J'ai connu Monsieur Arthur Rimbaud à Aden, en Octobre 1887 je crois.J'ai plusieurs fois logé chez lui au Harar. Comme il n'y a pas d'hôtel là-bas, on est obligé de descendre chez le particulier. Rimbaud à cette époque importe des marchandises d'Europe, du fil à tisser, de la laine, des casseroles, des verres, etc. Il vend ces marchandises au Harar ou les envoie à moi, pour que je les vends au Choa, dans la capitale.  
Dans ses lettres qu'il m'envoie, il ne parle que de ça, vendez-moi ceci, vendez-moi cela! Il se plaint souvent aussi des bureaucrates locaux qui lui font payer trop de douane. Il se plaint même du Roi. Me demande d'intervenir, de l'aider auprès de la cour.
- (Off) Je lui ai dit parfois: «Voyons, mon cher Rimbaud, soyez gai, ne prenez pas trop au sérieux tout cela, profitez de la vie, envoyez au diable vos héritiers!» Mais il n'a pas voulu entendre. Impossible de lui parler sur ce ton-là. Il s'est immédiatement renfermé, ou s'est fâché.  
Pourtant il savait très bien raconter des histoires drôles. J'ai beaucoup ri avec lui. Derrière son masque d'homme horriblement sévère se cachait de l'humour, une espèce d'humour noir. Seulement la plupart du temps il n'avait pas envie de raconter des histoires, surtout quand les affaires allaient mal. Ce qui était le cas la plupart du temps.»

## **LETTRE AUX SIENS**

*(Harar, 15 mai 1888)*

*«Mes chers amis, je me trouve réinstallé ici, pour longtemps. J'établis un comptoir commercial français, sur le modèle de l'agence que je tenais dans le temps. Je fais des affaires assez importantes, qui me laissent quelques bénéfices.*

*Je me porte bien. J'ai beaucoup à faire, et je suis tout seul. Je suis au frais et content de me reposer, ou plutôt de me rafraîchir, après trois étés passés sur la côte. Ayez la bonté de m'envoyer de vos nouvelles. Je ne reçois plus rien de vous, vous avez tort de m'oublier ainsi.»*

(Image: maison ext. 35 coul.)

## **ILG :**

(appart.)

*«Monsieur Rimbaud a parcouru des milliers de kilomètres à pied, à cheval, en bateau.*

*C' était pas seulement un marchand, c' était aussi un explorateur. Il a vu en Abyssinie des régions et des paysages que personne avant lui n' avait jamais vu. Et c' était dangeureux aussi. On risquait facilement de se faire tuer par des tribus hostiles.*

*En général il avait de bons rapports avec les gens du pays grâce au fait aussi qu' il parlait leur langue.*

*Souvent le soir, jusque tard dans la nuit, je l' ai vu écrire: des lettres probablement, des factures aussi, ou alors il additionnait les chiffres de sa comptabilité...»*

## **LETTRES AUX SIENS**

*(Harar, 4 août 1888)*

*«Mes chers amis, nous sommes maintenant dans la saison des pluies. C' est assez triste. Le gouvernement est le gouvernement abyssin du roi Menelik, c' est-à-dire un gouvernement négro-chrétien, mais, somme toute, on est en paix et sûreté relatives, et, pour les affaires, elles vont tantôt bien, tantôt mal. On vit sans espoir de devenir tôt millionnaire. Enfin, puisque c' est mon sort de vivre dans ces pays ainsi...»*

*Je m'ennuie beaucoup, toujours; je n'ai même jamais connu personne qui s'ennuyait autant que moi. Et puis, n'est-ce pas misérable, cette existence sans famille, sans occupation intellectuelle, perdu au milieu des nègres dont on voudrait améliorer le sort et qui, eux, cherchent à vous exploiter et vous mettent dans l'impossibilité de liquider des affaires à bref délai ? Obligé de parler leurs baragouins, de manger de leurs sales mets, de subir mille ennuis provenant de leur paresse, de leur trahison, de leur stupidité ! Le plus triste n'est pas encore là. Il est dans la crainte de devenir peu à peu abruti soi-même, isolé qu'on est et éloigné de toute société intelligente.»*

**ILG :**

«Il songeait de plus en plus de liquider ses affaires et de quitter «ce trou», comme il l'appelle.

Finalement j'avais tout un stock d'affaires qu'il me pressait de vendre, pièce par pièce. Dans chaque lettre ses appels devenaient plus urgents, plus désespérés. Il acceptait tout, pourvu qu'il soit payé le plus rapidement possible et en or. Mais le Roi ne voulait pas des ferrailles de Rimbaud. J'ai dû envoyer mes domestiques sur le marché pour vendre toute cette camelote.

En fin mars 1891, j'avais prévu mon départ pour l'Europe, j'ai écrit à Rimbaud que je passerais par Harar et qu'on aurait le temps de se voir à cette occasion pour arranger toutes nos affaires.

En février il est parti en Europe sans me prévenir. Je ne savais pas ce qui c'était passé. Je n'ai plus entendu parler de lui..»

### **RIMBAUD A SA MERE**

~~(Aden, 30 avril 1891)~~

*«Ma chère maman, j'ai bien reçu vos deux bas et votre lettre, et je les ai reçus dans de tristes circonstances. Voyant toujours augmenter l'enflure de mon genou droit et la*

(Images: vidéo)

*douleur dans l'articulation, sans trouver aucun remède ni aucun avis, je me décidai à descendre. Il fallait abandonner les affaires: ce qui n'était pas très facile, car j'avais de l'argent dispersé de tous les côtés, mais enfin je réussis à liquider à peu près totalement. Je louai seize nègres porteurs. Je fis fabriquer une civière recouverte d'une toile, et c'est là-dessus que je viens de faire, en douze jours, les 300 kilomètres de désert qui séparent les monts du Harar du port de Zeilah. Inutile de vous dire quelles horribles souffrances j'ai subies en route. Je n'ai jamais pu faire un pas hors de ma civière, mon genou gonflait à vue d'oeil, et la douleur augmentait continuellement. Arrivé ici, à Aden, je suis entré à l'hôpital européen. Il y a une seule chambre pour les malades payants : je l'occupe. Le docteur anglais, dès que je lui ai montré mon genou, a crié que c'est une synovite arrivée à un point très dangereux, par suite du manque de soins et des fatigues. Il parlait tout de suite de couper la jambe, ensuite il a décidé d'attendre quelques jours pour voir si le gonflement diminuerait un peu après les soins médicaux»*

**MERE :**  
(Ferre int.)

«Il venait juste de nous écrire qu'il avait l'intention de rentrer dans le pays pour se marier. Il cherchait quelqu'un qui le suive en voyage et nous a demandé notre réponse à cette question. Il croyait toujours impossible de pouvoir jamais vivre en Europe, à cause du froid. Il voulait donc emmener cette femme en Afrique ou ailleurs.

Puis est arrivée cette maladie à la jambe qu'il avait attrapée à cause des trop grands efforts à cheval, et aussi par des marches fatigantes. Il m'a demandé de lui acheter un bas pour varices et de le lui envoyer.»

**LETTRE AUX SIENS**  
(Marseille, 21 mai 1891)

*«Ma chère maman, ma chère soeur, après des souffrances terribles, ne pouvant me faire soigner à Aden, j'ai pris le bateau des Messageries pour rentrer en France. Me trouvant par trop faible à l'arrivée ici, et saisi par le froid, j'ai dû entrer à l'hôpital de la Conception, où je paie dix francs par jour, docteur compris.*

*Je suis très mal, très mal. Je suis réduit à l'état de squelette par cette maladie de ma jambe gauche qui est devenue à présent énorme et ressemble à une énorme citrouille. C'est une synovite, une hydrarthrose, etc., une maladie de l'articulation et des os. Cela doit durer très longtemps, si des complications n'obligent pas à couper la jambe. En tout cas, j'en resterai estropié. Mais je doute que j'attende. La vie m'est devenue impossible. Que je suis donc malheureux ! Que je suis donc devenu malheureux ! »*

(Images: ville / mer / hôpital, trav. avant porte)

**ISABELLE :**  
(Ferme int.)

«Le 22 mai 1891 il nous a envoyé un télégramme, nous demandant de venir le voir à Marseille, à l'hôpital de la Conception. On allait lui amputer une jambe et il y avait danger de mort. Ma mère est donc allé le rejoindre.

Dans l'entre-temps je suis tombée malade moi-même. Elle s'en inquiète. Puis, il y a le travail à la ferme et dans les champs qui attend. Elle veut partir de Marseille dès le 8 juin, mais les larmes d'Arthur l'ont ébranlée. Elle part le lendemain. Arthur en a été très affecté.»

**LETTRE DE RIMBAUD A SA SOEUR**

*«Ma chère soeur, je reçois ta lettre. Aujourd'hui j'ai essayé de marcher avec des béquilles, mais je n'ai pu faire que quelques pas. Ma jambe est coupée très haut, et il m'est difficile de garder l'équilibre.*

(Image: hôpital 35 mm coul. travelling, regard subjectif)



*Eh bien je me résignerai à mon sort. Je mourrai où me jettera le destin. J'espère pouvoir retourner là où j'étais, j'y ai des amis de dix ans, qui auront pitié de moi, je trouverai chez eux du travail, je vivrai comme je pourrai. Je vivrai toujours là-bas, tandis qu'en France, hors de vous, je n'ai ni amis, ni connaissances, ni personne. En tout cas, il faut que j'y retourne.»*

#### **BARDEY :**

(devant maison Rimbaud)

«Personnellement, je n'ai plus correspondu avec lui depuis 1887. Je l'ai revu quelques temps avant sa mort à l'hôpital de la Conception à Marseille après l'amputation. A mon entrée dans sa chambre, sans mot dire et pleurant, il rejeta brusquement sa couverture de la main gauche, et fit, de la main droite, le geste violent de sabrer le moignon, reste de sa jambe droite, tranchée au-dessus du genou. Lorsque je lui proposai de venir se rétablir dans ma maison de campagne, il fondit en larmes...»

#### **RIMBAUD A SA SOEUR**

~~(Marseille, 2, 10 et 15 juillet)~~

*«Ma chère soeur,  
je suis cicatrisé depuis longtemps, quoique les névralgies dans le moignon soient toujours aussi fortes, et je suis toujours levé, mais voilà que mon autre jambe se trouve très faible. Aurais-je une maladie des os, et devrais-je perdre l'autre jambe ? J'ai très peur, je crains de me fatiguer et j'abandonne les béquilles. J'ai commandé une jambe de bois, ça ne pèse que deux kilos. J'essaierai de marcher tout doucement avec cela. Je paie six francs de pension par jour à présent et je m'ennuie pour soixante francs à l'heure. Je ne dors jamais plus de deux heures par nuit.*

(Image: hôpital)

*C'est cette insomnie qui me fait craindre que je n'aie encore quelque maladie à subir. Je pense avec terreur à mon autre jambe : c'est mon unique soutien au monde, à présent ! Quel ennui, quelle fatigue, quelle tristesse en pensant à tous mes anciens voyages, et comme j'étais actif il y a seulement cinq mois ! Où sont les courses à travers monts, les cavalcades, les promenades, les déserts, les rivières et les mers ? »*

**ISABELLE :**

(Ferme ext., off 35 mm coul./ ~~sous la porte ?~~)

(Off) «Je lui ai écrit : pourquoi ne viendrais-tu pas à Roche, où tu serais toujours mieux qu'avec des étrangers. Je voudrais que tu sois avec moi».

De Marseille, il s'était donc fait conduire à Roche avec le désir de s'y reposer pendant deux ou trois mois.

En cette triste année 1891, les blés avaient été gelés. Le 10 août, après une épouvantable nuit d'orage et de grêle, un givre dépouilla les arbres. Arthur, grand amateur de chaleur, de soleil et d'air, souffrait beaucoup de ces troubles atmosphériques.

(On) Le premier jour, à son entrée dans sa chambre, la plus belle de la maison, il avait eu cette exclamation sincère et flatteuse: «C'est Versailles ici!». Il essaya de se mettre à l'aise, de s'acclimater.

L'insomnie des premières nuits, la fièvre et les souffrances corporelles furent attribuées à la fatigue du voyage. Il parlait peu de lui et des années passées en Orient, si ce n'est pour désirer repartir au plus tôt pour Harar, où, disait-il, il faut absolument que je retourne. Il se fit prendre mesure d'une jambe artificielle soigneusement articulée, celle achetée à Marseille étant par lui jugée insuffisante. Il béquillait peu, l'aisselle droite lui faisait trop mal.

(Off) Cependant, comme rester en place et à la maison lui était extrêmement désagréable, il sortait beaucoup en voiture découverte. Chaque jour, malgré la fatigue et malgré le mauvais temps, on passait l'après-midi à se promener.

Il aimait à être conduit aux endroits où se portait la foule endimanchée, les jours de fête et les dimanches, et sans s'y mêler, il prenait plaisir à observer les mouvements et les gestes des gens, ainsi que les changements opérés dans les mœurs depuis dix ans.

(On) Cependant, au lieu de s'améliorer, son état de santé empirait. Le sommeil n'était pas revenu, les douleurs augmentaient et le torturaient sans trêve.

Un ennui insurmontable, mortel, l'envahissait. Il devenait irritable. Roche, surnommée Terre-des-Loups, lui faisait horreur. L'impossibilité de béquiller, l'aisselle étant trop malade, le contraignait à une immobilité insupportable.

Portes et volets hermétiquement clos, toutes lumières, lampes et cierges allumés, au son doux et entretenu d'un tout petit orgue de barbarie, il repassait sa vie, évoquait ses souvenirs d'enfance, développait ses pensées intimes. Ainsi l'on sut que là-bas, au Harar, il avait appris la possibilité de réussir en France dans la littérature, mais qu'il se félicitait de n'avoir pas continué parce que «c'était mal»...

(Off) Les douleurs revinrent plus vives. Le bras droit mourut littéralement, sans pour cela cesser de faire souffrir le pauvre Arthur. L'appétit se perdit presque complètement. Les douleurs se généralisèrent.

Ce furent des crises de désespoir, des larmes, une colère nerveuse.

Il était possédé de la crainte affreuse de devenir et de rester paralysé. Puis de l'idée fixe de retourner au Harar.

On : (à côté du lit, sépia, en direct)

Je l'ai vu ici, venu dans notre maison pour la dernière fois. Inoubliables journées, veilles et nuits qui ne reviendront plus jamais, jamais, jamais !

J'ai soutenu son corps chancelant. J'ai porté dans mes bras ce corps souffrant et défaillant. J'ai guidé ses sorties, j'ai surveillé chacun de ses pas; je l'ai aidé toujours à rentrer, à monter, à descendre. J'ai préparé son siège, son lit, sa table. Bouchée à bouchée, je lui ai fait prendre quelque nourriture.

J'ai passé les nuits à son chevet; j'aurais voulu l'endormir en faisant de la musique, mais la musique pleurait toujours.

Il m'a demandé d'aller, en pleine nuit, cueillir le pavot assoupissant, et j'y suis allée. J'avais peur, seule, loin de lui. Dans les ténèbres, je me suis hâtée, puis j'ai préparé les breuvages calmants, qu'il a bus...

Et les veilles recommençaient, durant jusqu'au matin; et quand il se mettait à dormir, je restais encore près de lui à le regarder, à l'aimer, à prier, à pleurer.

Je l'ai aidé à mourir, et lui, avant de me quitter. Il m'a, en mourant, aidée à vivre.»

### ISABELLE :

(Off ext. ferme)

«Le 2 ou 3 août 1891, un mois juste après son arrivée, il repartait.

Le voyage s'augura mal. Très ému, Arthur réclamait, dès 3 h du matin, qu'on l'habille et le conduise à la gare, distante d'environ 3 kilomètres. Le train passait à 6 heures et demie.

Par un suprême effort, il s'habille seul, presque entièrement. Très excité, il veut partir à tout prix, vite, vite !

Il refuse de prendre aucun aliment. Il n'a qu'une idée : partir !

La voiture est amenée. On va l'y transporter. Alors son excitation tombe tout d'un coup; il promène ses regards autour de lui et pleure : O mon Dieu ! dit-il à travers ses larmes, ne trouverai-je pas une pierre pour appuyer ma tête et une demeure pour y mourir ?

Il nous tenait contre son coeur, dans ses pauvres bras : il sanglotait.

Nous lui disions : Reste, veux-tu ? On te soignera bien, on ne te quittera plus jamais.

Non, répond-il en refoulant ses larmes, il faut essayer de guérir.

On part.

(Off elle à la gare ~~ou gare vide~~)

Et cette fois, c'est deux heures de pénible attente qu'il faut subir à la gare.

Coup de sifflet. Voici le train, Arthur dans son fauteuil est transporté, puis hissé dans le wagon.

Péniblement il s'installe sur les coussins. La trépidation du train lui est cruelle. Il pleure. Oh ce moignon, quel bourreau ! Il le tient à deux mains : que je souffre, que je souffre ! répète-t-il.

D'abord, nous étions seuls dans le compartiment. A la fin montèrent des jeunes mariés, puis un jeune ménage avec de petits enfants. Lui se réveillait et regardait les gens avec des yeux étrangement brillants, mais d'un air indifférent et si las ! Puis, aussitôt, il retombait dans sa torpeur douloureuse.

Les jeunes mariés se parlent avec animation et gaieté, les enfants jouent et rient, leurs parents engagent des conversations.

Meaux, et les petites stations des environs de Paris passent dehors. L'animation redouble et les tableaux de vie se succèdent vertigineusement. Sur un fleuve, une multitude de canots fuient ou glissent doucement.

Il y a une fête dans la banlieue de Paris. On s'y presse, on y vole. C'est la vie tout cela.

Et puis c'est Paris et, après tant d'années d'existence presque sauvage, c'est à Paris qu'il conviendrait de contempler le monde civilisé...

(vidéo) (Off)

Il n'y avait, ce dimanche-là, presque personne sur les boulevards, ni dans les rues, les pavés luisaient sous la pluie et les gouttières bruissaient tristement. Les magasins étaient fermés. C'était lugubre. Arthur, quoique accablé, regardait fièvreusement par la vitre.

Puis dans le train. Effondré lamentablement sur des sièges de velours, à Paris-Gare de Lyon, il attendit impatiemment le départ de l'express vers Marseille.

Il eut un instant d'extraordinaire et navrante gaieté, occasionnée par la vue de l'uniforme d'un officier.

Vers le soir, à la descente du train à Marseille, Arthur fut transporté à l'hôpital de la Conception.

(Off dans chambre)

Pendant le courant de la semaine, les aumôniers étaient venus le voir deux fois, il les avait bien reçus, mais avec tant de lassitude et de découragement qu'ils n'avaient osé lui parler de la mort.

(On)  
(dans chambre)

Il reconnaît tout le monde. Moi, il m'appelle parfois Djami (son servent du Harar), du reste il mêle tout et... avec art. Nous sommes au Harar, nous partons toujours pour Aden, et il faut chercher des chameaux, organiser la caravane, il marche très facilement avec la nouvelle jambe articulée, nous faisons quelques tours de promenade sur de beaux mulets richement harnachés, puis il faut travailler, tenir les écritures, faire des lettres. Vite, vite, on nous attend, fermons les valises et partons. Il y a une exclamation qui revenait sans cesse sur ses lèvres : Allah ! Allah Krim !

(Off sur dessin)

La mort vient à grands pas. Son moignon était fort gonflé. Maintenant, c'est un cancer énorme entre la hanche et le ventre, juste en haut de l'os, mais ce moignon, qui était si sensible, si douloureux, ne le fait presque plus souffrir. Arthur n'a pas vu cette tumeur mortelle : il s'étonne que tout le monde vienne voir ce pauvre moignon auquel il ne sent presque rien, et tous les médecins restent muets et terrifiés devant ce cancer étrange.

(sur elle et fenêtre)

Un matin en se réveillant, il regarde par la fenêtre le soleil qui brille toujours dans un ciel sans nuages, et se met à pleurer en disant que jamais plus il ne verra le soleil dehors. «J'irai sous la terre, me dit-il, et toi tu marcheras dans le soleil !»

(Off sur terrasse)

Les derniers jours il ne prenait presque plus rien en fait de nourriture, et ce qu'il prend, c'est avec une extrême répugnance. Aussi il a la maigreur d'un squelette et le teint d'un cadavre ! Et tous ses pauvres membres paralysés, mutilés, morts autour de lui ! O Dieu, quelle pitié !

**VERLAINE :**  
(Restaurant)

«Baudelaire ne l'a-t-il pas écrit: il faut toujours être ivre. Tout est là. C'est l'unique question. Pour ne pas sentir l'horrible fardeau du temps qui brise vos épaules et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans trêve. Mais de quoi ? De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. Mais enivrez-vous. L'art, c'est d'être absolument soi-même. Tous ceux que j'ai connus et aimés ont disparu. Je n'ai plus qu'une mère, c'est l'assistance publique...

Mais ce qui me pèse, en ce moment, ce ne sont point les soucis matériels, ce sont mes rêves... Depuis la mort de Rimbaud, je le revois toutes les nuits. Je ne puis pas accepter cette mort. Voilà bien des années que nous ne nous étions plus vus, mais Rimbaud, son art et son visage, rayonnaient toujours au fond de mon esprit.

(Off sur tableau)      Toi, dieu parmi les demi-dieux, mort,  
mon grand péché radieux.  
Toi mort, mort, mort !  
Ah, mort ! Vivant en moi de mille feux.  
Dis, qu'as tu fait, toi que voilà, de ta  
jeunesse? »

FIN